

40 kope

Paul Boyer

~~Paris, le 10 août 1879~~

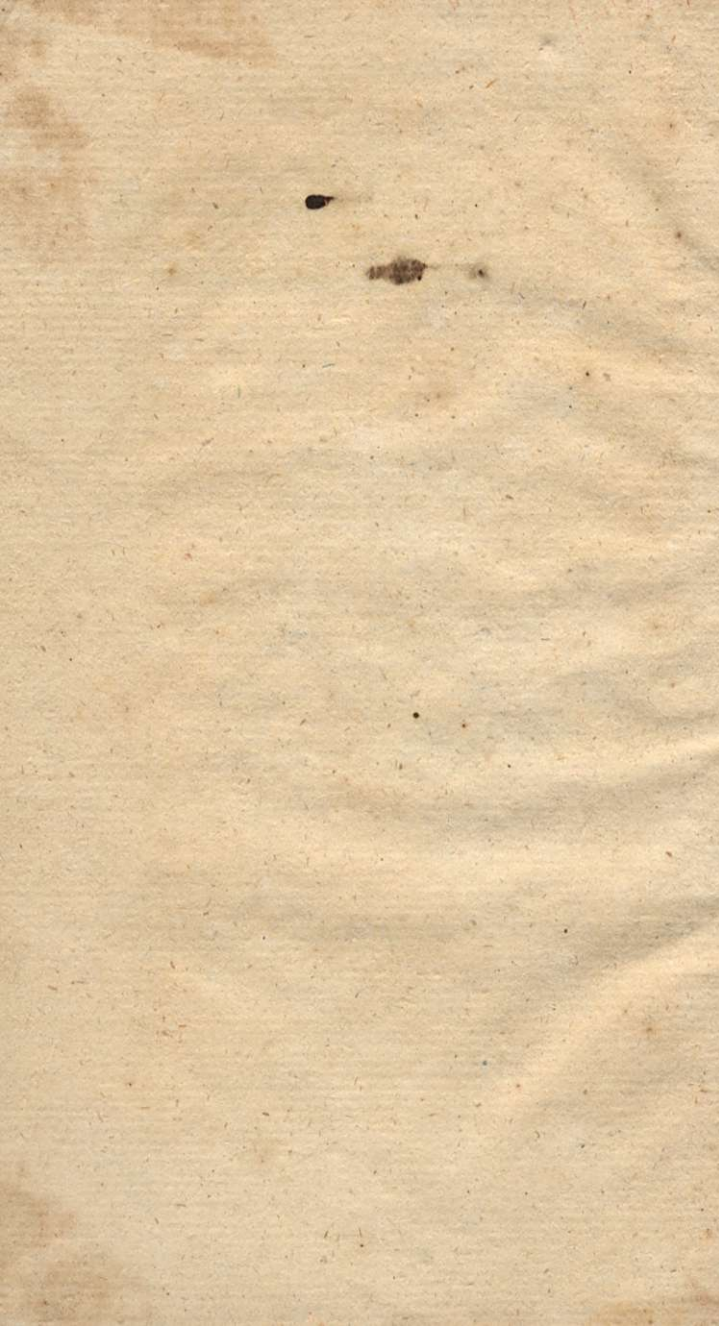
~~Propriétaire de l'œuvre~~



Propriétaire de l'œuvre

~~à Paris le 10 août 1879~~

Donna Isabella C. 1578



L'AMI
DES ENFANS.

OUVRAGE
DESTINE' A' EXERCER LES ENFANS
A' LA LECTURE,


ET
A' LES RENDRE ATTENTIFS
A' CE QU'ILS LISENT.

PAR
MONSIEUR DE ROCHOW
DE RECKAN.



A' ABO
CHEZ JEAN CHRET. FRENCKELL,
1799.

BIBLIOTHECA
UNIV. HELS.



AVANT-PROPOS.

Ce petit ouvrage ne renfermant rien, qui puisse choquer des opinions reçues ou les favoriser particulièrement, peut être d'un usage universel.

Par égard pour les maîtres & les instituteurs dont l'esprit est actuellement beaucoup plus formé qu'il ne l'étoit dans le tems que l'ami des enfans parut pour la première fois, on a omis toutes les applications morales. Car il vaut certainement mieux que le maître & l'enfant les trouvent & les fassent eux-mêmes.

Un autre avantage, c'est que l'enfant n'ayant pas besoin d'acheter avec l'ouvrage de l'auteur l'esprit de son maître, on a pu faire une édition à un prix extrêmement modique.

Quant aux verbes, aux substantifs & aux adjectifs difficiles qui se trouvent dans chaque histoire ou chapitre,
il

il faut que le maître les explique aux enfans. Il fera bien par conséquent de se les noter avant chaque leçon, d'examiner quelles idées il y attache lui même, & la manière dont il veut se faire comprendre des enfans.

Pour accoutumer les enfans à être attentifs, il est nécessaire qu'ils lisent haut, mais lentement & distinctement. Les autres doivent suivre en silence. Comme le maître choisit les lecteurs toujours hors de leur place, les enfans sont tous obligés de prendre garde, pour être toujours en état de commencer où le dernier s'est arrêté.



TABLE.

	Pag.
1. L'enfant.	1.
2. Que peut-on apprendre à l'école?	1.
3. La nature.	2.
4. L'homme, ou le corps & l'ame.	2.
5. Santé du corps.	3.
6. Maladie du corps.	4.
7. Le refroidissement.	4.
8. L'intempérance.	5.
9. J'aimerois de recouvrer la santé.	5.
10. Le malade impatient.	6.
11. Le malade raisonnable.	6.
12. Des maladies de l'ame.	7.
13. Michel.	8.
14. L'ennui.	9.
15. Les deux enfans.	9.
16. La petite menteuse.	10.
17. Nicolas & Frédéric.	10.
18. La mère & l'enfant.	11.
19. La friandise.	13.
20. Le destructeur d'arbres.	13.
	21. Les

TABLE,

21. Les deux frères.	14.
22. Le petit voleur.	15.
23. L'apparence trompe.	15.
24. La fourcière.	16.
25. Le dénicheur d'oiseaux.	17.
26. Des alimens.	17.
27. Rien de trop.	18.
28. L'envie.	19.
29. On se trompe souvent soi-même.	19.
30. L'hypocrite.	20.
31. Le mauvais valet.	20.
32. La crainte des spectres.	21.
33. La superstition.	22.
34. Ignorance de la véritable cause.	23.
35. Le bouté-feu.	25.
36. Les suites de la désunion.	26.
37. Le receleur.	27.
38. Les méchans passans.	27.
39. Le sot berger.	28.
40. L'avare.	29.
41. L'économie & l'avarice.	30.
42. Les voyageurs.	31.
43. Sur l'utilité de savoir lire & écrire.	31.
44. L'utilité des magistrats.	32.
45. Le châtiment.	34.
46. La cause & l'effet.	34.
47. Cessez de mal faire, apprenez a bien faire.	35.
48. La crainte du maître.	36.
49. Bonnes resolutions.	37.
50. La vertu.	38.
51. L'enfant sincère.	38.
52. Le	


TABLE.

52. Le bonheur de l'homme vertueux dès ici bas.	39.
53. Les pepins.	40.
54. Le petit jardinier.	41.
55. La bonne servante.	41.
56. Le bon valet.	42.
57. L'homme charitable.	42.
58. Le laboureur prudent dans un tems de cherté.	43.
59. L'ami au besoin.	44.
60. Les plaisirs innocens.	44.
61. Les oiseaux de passage.	46.
62. La fille d'enfans.	48.
63. La bonne foeur.	49.
64. Le valet reconnoissant.	50.
65. La restitution.	50.
66. La vérité.	52.
67. L'orage.	52.
68. La providence.	53.
69. Il y a plus de biens que de maux dans le monde.	54.
70. De l'essentiel & de l'accidentel.	56.
71. Des avantages de la vie champêtre.	57.
72. Les étrangers.	61.
73. Précautions à prendre touchant le feu.	61.
74. Du danger de s'empoisonner par igno- rance.	62.
75. Le village comme il faut.	63.
76. La ville.	65.
77. Les artisans.	65.
78. Les fabriques.	66.
	79. v'a-

TABLE.

79. L'achat & la vente.	67.
80. La monnoie.	67.
81. Les mesures & les poids.	67.
82. Du droit & du devoir.	68.
83. Les lois.	69.
84. La justice.	69.
85. La défense.	70.
86. Les soldats.	71.
87. Les rapports.	71.
88. Le charroi.	72.
89. La navigation.	73.
90. Les mines.	73.
91. Le calendrier.	74.
92. Le globe.	75.
93. De la terre & de ses habitans.	77.
94. Du monde.	81.
95. L'instruction.	84.
96. Etabliffemens en faveur des pauvres.	85.
97. Hôpitaux.	86.
98. La police.	86.
99. L'amour de la patrie.	86.
100. Prière du matin.	87.
101. Prière du soir.	88.





I. L'enfant.

L'enfant est un petit homme. Aussi longtems qu'il est petit & foible, les parens prennent soin de lui. S'il ne meurt pas jeune, il augmente en âge, en grandeur & en forces, & est obligé enfin de gagner son pain lui-même. Celui qui veut gagner lui-même son pain, doit *savoir* bien des choses utiles. Mais on ne fait point ce qu'on n'a pas appris & à quoi on ne s'est pas exercé. Il faut donc qu'un enfant apprenne dans la jeunesse bien des choses utiles, afin de pouvoir, lorsqu'il sera plus âgé & plus grand, être utile à lui-même & aux autres. C'est à l'école que l'enfant peut apprendre tout cela. L'enfant doit donc aimer d'aller à l'école, puisque c'est son propre avantage.

2. Que peut-on apprendre à l'école?

On y apprend à être attentif, à connaître les choses qui sont autour de nous & à les appeler de leur nom propre, à distinguer, ou à remarquer les différences des choses, à comparer, c'est à dire, à découvrir des ressemblances ou ce que les choses ont de commun entr'elles, à parler, à lire & à écrire distinctement, à chiffrer sur la tablette ou de mémoire, à comprendre ce que l'homme est & ce qu'il doit devenir. On peut

A

péut auffi y apprendre maint utile *travail des mains*, à filer, à coudre & à tricoter, afin de n'être pas tourmenté par l'ennui, lorsqu'on devient vieux, ou que pour quelque infirmité du corps, on n'est plus en état de s'occuper aux travaux ordinaires.

3. *La nature.*

Les choses qui sont autour de nous sont de divers genres & de qualités diverses. Il est très utile de les connoître & de savoir leur nom. Les hommes, les animaux, les arbres, les plantes, les pierres, l'eau, la terre, l'air, le soleil, la lune & les étoiles, tout cela ensemble s'appelle d'un seul mot *la nature*.

4. *L'homme, ou le corps & l'ame.*

Tout ce qui est extérieur dans l'homme, comme les membres, sa figure, sa couleur, peut être aisément vu des yeux. Mais il n'est pas si facile d'appercevoir ses parties intérieures, comme les poumons, le coeur & l'estomac. Un homme se porte bien, lorsqu'aucune de ces parties n'est endommagée.

La manière dont ces parties agissent entr'elles pour entretenir & conserver le corps est tout à fait admirable. Mais tout refroidissement ou toute boisson froide après s'être échauffé, toute sorte d'intempérance peuvent détruire avant le

tems

tems cet arrangement des parties. Le refroidissement fait que les fucs s'arrêtent dans les vaisseaux les plus délicats, qu'ils s'y corrompent, & que la corruption gagne tout le corps.

En surchargeant l'estomac ou en faisant des excès en quoique ce soit, les parties principales intérieures du corps perdent la force & l'activité qui leur sont nécessaires.

Quiconque saura éviter ces ennemis de la santé, sera rarement malade & de mauvaise humeur.

Mais dans le corps il est encore quelque chose qui peut comparer, discerner, & se déterminer d'une ou d'autre manière. C'est ce qu'on appelle l'esprit ou l'ame de l'homme. Elle est tout à fait invisible; mais on remarque à tout moment en soi-même & en d'autres qu'elle existe. L'un & l'autre ensemble font l'homme. L'ame peut être malade tout comme le corps.

5. *Santé du corps.*

Tout homme qui peut faire usage de tous ses membres, qui peut manger de tous les alimens sans la moindre incommodité, qui jouit d'un sommeil tranquille, trouve du plaisir au travail & sera rarement incommodé du changement de saison. On dit d'un tel homme qu'il se porte bien.

6. *Maladie du corps.*

Celui qui a des maux d'estomac & des maux de tête quand il à mangé, celui dont le sommeil n'est pas tranquille, qui n'aime pas à se donner du mouvement, parcequ'il sent des douleurs dans les membres, celui qui n'ose s'exposer à l'air sans attraper aussitôt la toux & le rhume, & sans sentir tantôt des frissons & tantôt de la chaleur, un tel homme est malade.

7. *Le refroidissement.*

Jean étoit léger & étourdi & écoutoit rarement les bons avis qu'on lui donnoit. Un jour qu'il faisoit extrêmement chaud il s'étoit fort échauffé à la course. Il tomba une pluie un peu fraîche accompagnée d'un orage; Jean qui avoit ôté son habit se plaça sous la porte cochère, où il y avoit un vent coulis. Son maître l'avertit qu'il se refroidiroit, mais Jean lui répondit: que cela ne lui feroit point de mal, qu'il étoit fait à tout cela. Dès le soir il eut le rhume, & fut si enrôué qu'il ne pouvoit presque plus parler. Le maître qui étoit un homme sensé voulut qu'il prît sur le champ du thé de fleurs de sureau & cela bien chaud & en quantité, & qu'il se couchât de bonne heure pour prévenir de plus grands dangers. en rétablissant la transpiration. Car le refroidissement n'est autre chose qu'une transpiration empêchée.

Mais

Mais Jean se moqua de tout cela en disant, que le rhume n'étoit qu'une bagatelle, que son mal de gorge cesseroit de lui-même. Au lieu donc de prendre du thé & de se coucher il sortit encore le soir même & ne revint que fort tard au logis. Il dormit fort mal; le lendemain il eut des maux de tête violens & tous ses membres étoient appesantis. Vers le soir il sentit des dégouts & prit la fièvre; la gorge s'enflamma, & le quatrième jour Jean mourut de l'esquinancie ou d'une inflammation à la gorge.

Ce n'est donc pas une bagatelle que de se refroidir.

8. *L'intempérance.*

Charles ayant faim mangea un jour tant de pain, (ce pain étoit encore tout chaud) qu'il en tomba malade. Il ne put ni manger, ni dormir, il avoit des maux de tête & des maux d'estomac, il étoit toujours de mauvaise humeur & il lui étoit impossible d'être gai comme les autres enfans. Il avoit le visage tout jaune, & le ventre gonflé & dur. S'il ne fût pas tombé entre les mains d'un habile médecin, lorsqu'il en étoit encore tems, il auroit pu facilement mourir des suites de son intempérance.

9. *J'aimerois de recouvrer la santé.*

Pierre souhaitoit de recouvrer la santé. Ses

parens consultèrent un habile médecin. Celui-ci ordonna des remèdes pour les lui faire prendre. Le médecin instruisit en même tems Pierre de ce qu'il falloit faire & ne pas faire pour recouvrer bientôt la santé. Pierre fit exactement tout ce que le médecin avoit exigé de lui, & fût rétabli en peu de tems,

10. Le malade impatient.

Nicolas avoit été malade, & sa maladie finit par des boutons qui paroissoient sur la peau. Le médecin habile qui le visitoit, lui conseilla de ne pas sortir pendant quelques jours, d'éviter tout refroidissement, de souffrir patiemment la démangeaison qui annonçoit la guérison prochaine, & de ne pas irriter son mal en se frottant. Mais Nicolas ne suivit pas ce conseil, il se refroidit & se frotta jusqu'à faire couler le sang. Les douleurs augmentèrent aussi bien que l'impatience. A force de se refroidir les boutons rentrèrent à la fin, & Nicolas mourut dans des douleurs cruelles.

11. Le malade raisonnable.

Guillaume avoit pris la fièvre d'une indigestion. "Ne voulez vous point faire appeler la vieille sybille, disoit quelque commère imbécille, ou le vendeur de baume?" disoit une autre. Le vendeur de baume fut amené; on vou-
lut

7

lut forcer Guillaume à acheter de lui de l'huile de pétrole & à la prendre comme un excellent remède. Quelqu'un même lui conseilla de faire chasser la fièvre par quelque sorcier; & mille autres folies pareilles. "Non, dit Guillaume, je ne ferai rien de tout cela; ma santé m'est bien trop chère. Ce n'est pas assez d'être quitte de la fièvre, il faut aussi n'avoir pas à craindre d'autre maladie plus dangereuse que la fièvre même. J'irai consulter notre pasteur, & je ferai ce que ce lui la me conseillera." Ce pasteur était un homme fort sensé; il ne fallut que pour une couple de gros de médecines pour chasser la cause de la maladie. La fièvre, qui n'étoit que l'effet, cessa d'elle même. Car point d'effet sans cause.

12. *Des maladies de l'ame.*

Un enfant demanda à son maître, ce que c'étoit qu'une maladie de l'ame? Le maître répondit de la manière suivante.

Tout comme il y a des maladies du corps il y en a aussi de l'ame; je vais te les nommer dans l'ordre.

La première, c'est l'ignorance.

La seconde, c'est la paresse.

La troisième, c'est l'inattention.

La quatrième, c'est le mécontentement.

La cinquième, c'est l'envie.

La sixième, c'est lorsqu'on ne peut s'accommoder ou se comporter avec les hommes.

La septième, c'est la cupidité.

La huitième, c'est l'impatience.

La neuvième, c'est la joie qu'on ressent du malheur d'autrui.

Tout homme qui à plus ou moins de ces défauts est malade d'ame, puisque son esprit ne se porte pas bien. Il y a aussi des remèdes & des secours contre ces maladies. Il vaut mieux cependant de n'avoir aucune de ces maladies, ou d'en être guéri le plutôt possible.

13. *Michel.*

Michel n'avoit jamais été à l'école, il ne savoit pas lire, ne comprenoit ou ne retenoit rien de ce qu'on lui disoit, n'aimoit point à travailler, & faisoit tout de travers. Lorsqu'il fut devenu grand, ses parens moururent. Michel résolut alors d'entrer en service chez un maître. Il alla en trouver un & lui demanda une place de valet pour les gages ordinaires. Mais que savez vous? lui demanda le maître. Je puis manger & dormir, lui répondit Michel, quant au travail que vous exigez de moi, je compte l'apprendre chez vous. Non, mon ami, lui dit le maître, si vous voulez entrer à mon service il faut que vous sachiez déjà travailler, ou bien vous me servirez sans recevoir de gages. Pour ne pas mourir de faim, Michel se vit obligé

ligé de servir fans gages pendant quelques années; le travail lui parut bien rude parcequ'il n'y avoit point été accoutumé dès sa jeunesse.

14. *L'ennui.*

Michel tomba en allant sur la glace, se démit le genou, & fut obligé de garder longtems la maison. Il se portoit d'ailleurs assez bien, mais il étoit dévoré par l'ennui, n'ayant point dequoi s'occuper. Il pria les gens de lui raconter quelque chose, mais tous ayant à faire, ils n'en avoient ni le tems ni l'envie.

Hélas! dit-un jour Michel, qu'il seroit bon à présent, si je savois filer ou tricoter.

15. *Les deux enfans.*

Deux enfans venoient de sortir de l'école, & se demandèrent à quel jeu ils vouloient jouer. Charles le plus âgé, mais non pas le plus sage dit: "allons sur la glace & glissons un peu." La petit Guillaume, bien plus sensé dit: Non, Charles, je n'y vais pas. Il n'a gelé que depuis peu de jours. Jusqu'ici je n'y ai encore vu un seul homme fait. Nous pouvons nous noyer. — Mais Charles fut sourd à ces remontrances. A peine fut-il au milieu de la glace, qu'elle se rompit, & il ne fut sauvé qu'avec bien de la peine.

16. *La petite menteuse.*

Lise fut un jour envoyée par sa mère au jardin, afin de cueillir d'un cerisier, qui n'étoit pas fort haut, quelques cerises pour en rafraichir son frère malade. Il n'y avoit que très peu de cerises cette année la & on les conservoit uniquement pour les malades. La mère avoit recommandé à Lise de ne pas en manger. A son retour elle fut questionnée par sa mère, & elle assura n'y avoir pas touché. Mais en ouvrant la bouche, la mère découvrit sur sa langue & sur ses dents les traces des cerises qu'elle avoit mangées; & elle fut châtiée pour avoir menti.

17. *Nicolas & Frédéric.*

Nicolas étoit frivole & distrait; Frédéric au contraire réfléchi & attentif. Un jour Nicolas revenoit de la ville; quelque tems après Frédéric le suivit & prit le même chemin. Il trouva une belle bague. A l'entrée du village il vit Nicolas endormi sous un arbre. Frédéric l'éveilla & lui conta sa bonne fortune. Nicolas se frotta les yeux, & dit en bâillant: "J'aurois également pu trouver cette bague, car certainement c'est ce Monsieur que j'ai rencontré près de la ville, qui l'a perdue. Pourquoi ne l'as tu donc pas trouvée?" répondit Frédéric, "Vraiment oui, répliqua Nicolas, qui
 pent

"peut prendre garde à tout." — Frédéric publia là dessus, qu'il avoit trouvé une bague, & reçut de celui à qui elle appartenoit un présent de dix écus.

18. *La mère & l'enfant.*

Le petit Guillaume demanda du pain à sa mère; ce qui donna lieu à l'entretien suivant,

La mère. Oui, mon fils, je t'en donnerai; mais fais tu bien d'où vient le pain.

L'enfant. Vous l'avez cuit, ma chère mère.

La mère. Oui, j'ai pris de la farine & de l'eau que j'ai mêlées; j'y ai mis du levain pour faire lever la pâte, je l'ai paîtrie; il a fallu ensuite du bois pour chauffer le four, & celui ci étant suffisamment chauffé, j'y ai cuit la pâte, dont j'ai reçu du pain bon à manger & convenable à la santé. Voilà mon cher enfant, tout ce qu'il faut pour faire de la farine du pain. Mais dis moi d'où vient la farine?

L'enfant. C'est du bled que le meunier à moulu au moulin.

La mère. Tres bien, mais d'où vient le bled?

L'enfant. Il sort de la terre; mon père l'a semé.

La mère. Il ne l'a pas seulement semé, mais il a, aussi, labouré & fumé la terre, puis il

il y a répandu la semence qu'il a fait entrer sous terre au moyen de la herse. Mais est-ce là tout mon fils?

L'enfant. Non, ma mère; mon père a fauché le bled, l'a rassemblé avec le rateau, l'a lié en gerbes, l'a renfermé dans la grange & l'a battu.

La mère. Fort bien, mon fils. Mais qui a fait lever & croître la semence. Qui nous a donné la rosée & la pluie pour cet effet? Qui a fait luire le soleil, pour faire mûrir le grain? Qui nous donna la santé & la paix nécessaires pour notre travail? Qui garantit nos maisons & nos champs des ravages des éléments? Tout cela n'étoit ni au pouvoir de ton père, ni au pouvoir d'aucun homme. Mais sache, mon enfant, tous les hommes ont un père puissant & invisible, qui les aime beaucoup & prend soin d'eux. Dieu est son nom. Ce Dieu, ou ce père invisible fait pour notre bien ce que nous ne pouvons pas faire nous mêmes, parceque nous sommes trop foibles. Notre vie, & tous les biens dont nous jouissons, tout vient de lui. Sans lui, mon enfant, tu n'aurois pas même ce pain. Il n'exige de nous pour tous ces bienfaits que de lui obéir, de l'aimer & de nous réjouir en lui. Si tu en as envie, je te dirai à l'avenir encore bien des choses de lui. Fais m'en souvenir.

L'en-

L'enfant. Ah! de tout mon coeur, ma chère mère!

19. *La friandise.*

F*riand* avoit été trop dorloté par ses parens. Il ne vouloit manger ni de ceci, ni de cela. Il critiquoit tout à table, & engageoit souvent par là ceux qui étoient avec lui au même service à mépriser & à rejeter les alimens dont ils auroient pu se rassasier en témoignant à Dieu leur reconnoissance. Au lieu de cela il achetoit du pain blanc, du gâteau, du café, & dépensoit de cette manière tous ses gages. Aussi ne restoit-il jamais long-tems au même service; on le renvoyoit à tout moment, parcequ'il ne faisoit que causer du désordre. Il vint un tems de cherté, & *Friand* fut obligé de mendier son pain. Il se présenta entr'autres, à la porte d'un de ses maîtres, dont il avoit souvent méprisé la table, & n'obtint qu'avec peine un morceau de pain moisi.

20. *Le destructeur d'arbres.*

Jean se plaifoit souvent à faire des choses inutiles & même du dommage. Toutes les fois qu'il rapportoit de la forge les focs de charrue, & qu'il trouvoit quelque jeune arbre en chemin, il effayoit son contre sur cet arbre. Le seigneur du village avoit fait planter à côté du grand chemin deux rangées d'arbres fruitiers & de

meuriers, & étoit toujours affligé de les voir endommagés. Il fit enfin épier le couple, & Jean fut attrapé sur le fait. On le châtia rudement, & on le força à donner la moitié de ses gages pour payer le dommage causé aux arbres. "Je ne l'ai pas causé moi seul, dit-il, d'autres ont aussi gâté les arbres." Mais son seigneur répondit: "Nous n'y avons attrapé que toi seul, tu n'as qu'à payer pour les autres. En les voyant gâter les arbres, tu aurois du les dénoncer, au lieu de les imiter."

21. *Les deux frères.*

Charles avoit du respect pour ses parens, car il leur obéissoit & avoit bien soin de ne pas les affliger. Nicolas au contraire faisoit tout ce qui lui sembloit bon, se soucioit peu des bons avis que lui donnoient ses maîtres & ses parens, & les chagrinoit continuellement par sa mauvaise conduite.

Tous deux étant avancés en âge, Charles entra bientôt en condition chez un bon maître, où il gagna fort bien sa vie. Il épousa une femme vertueuse, qui aimoit le travail; il vécut heureux avec elle.

Nicolas au contraire resta grossier, sot & paresseux; il n'eut que de mauvais maîtres, parce que les bons maîtres ne pouvoient le souffrir. Sur ses vieux jours il mendia son pain à la porte de Charles,

22. *Le petit voleur.*

Pierrot avoit souvent dérobé à ses parens, à ses frères & soeurs des bagatelles, comme des fruits ou autres choses semblables. Un jour sa mère le surprit sur le fait, en instruisit le père, & ils résolurent de châtier severement le méchant petit enfant. Pierre pleuroit amèrement, & disoit pour sa défense: "Ce n'est pourtant qu'une bagatelle que j'ai prise." Mais le père sensé lui répondit: "C'est justement pour cela que je te punis si rudement, de peur que tu n'apprennes, en commençant par des bagatelles, à voler des choses de plus grand prix, & que tu ne meures enfin à la potence.

23. *L'apparence trompe.*

Un jour que le tems étoit fort calme & le ciel serein, Guillaume vit dans un étang la brillante image du soleil. "Venez vite, s'écria t-il, venez vite au jardin, mon cher père, il y a un grand feu dans l'étang." Le père le suivit en souriant. "Voyez vous bien la flamme?" dit Guillaume. "Je vois très bien, mon fils, répondit le père, mais c'est l'image du soleil qui est au dessus de nos têtes, & dont les rayons se réfléchissent dans l'eau." Pour le convaincre qu'il n'y avoit point de feu dans l'étang, le père prit une longue perche, la plongea dans l'eau, & l'ayant retirée quelque tems après,

après, il la fit toucher à Guillaume, qui la trouva toute mouillée & toute froide. Cependant Guillaume ne pouvant comprendre, comment une chose qui paroïssoit être du feu, n'en étoit point, la père lui dit: "Mon fils, l'image du
"soleil n'est pas le soleil même; ta figure dans
"le miroir ce n'est pas toi; car il y a une grande
"différence entre l'image & la chose qu'elle re-
"présente. L'image n'est pas la chose même, à
"la quelle elle ressemble. L'apparence trompe
"souvent, voilà pourquoi tu as besoin des in-
"structions de ceux qui ont de l'expérience, afin
"que tu apprennes à ne pas t'arrêter aux appa-
"rences, mais à examiner toutes choses par le
"moyen des sens & de la raison."

24. *La souris.*

Une vieille & une jeune souris tournoient autour d'une souris de fil d'archal; elles sentoient le lard qui s'y trouvoit. La vieille essaya longtems d'attraper le lard, sans avoir besoin d'entrer dans la souris; car elle paroïssoit se douter du danger qu'il y avoit à y entrer. Ne pouvant y réussir elle continua son chemin. Mais la jeune souris ne fit pas de longues réflexions, elle y entra par l'ouverture d'en haut & dévora avidement le lard. Après l'avoir fait, elle voulut se remettre en liberté, mais elle étoit prise & avoit perdu sa liberté pour toujours.

25. *Le dénicheur d'oiseaux.*

Charles dénichoit tous les petits oiseaux autour du village, prenoit les vieux auprès du nid, & les tourmentoit jusqu'à les faire mourir. Il fit tant que tous les oiseaux quittèrent enfin cette contrée, & au printems, où l'on se réjouissoit ordinairement du chant des oiseaux, tout étoit triste & tranquille autour de ce village. Mais en même tems il y eut une si grande quantité de chenilles & d'autres insectes, qu'il ne resta plus de feuilles sur les arbres, & qu'on ne recueillit point de fruits.

26. *Des alimens.*

Une femme qui étoit, ou avare, ou imprudente, ou très pauvre peut-être ne donnoit à manger à ses petits enfans que de la soupe à la farine, ou des patates, & cela toujours sans le sel qu'il y faut. Tous ses enfans devinrent pâles, le ventre leur enfla, & ils moururent tous les uns après les autres. Comme elle pleuroit un jour amèrement sur la perte de ses enfans, un homme sensé lui expliqua les causes de leur maladie & de leur mort. "Hélas! dit-elle, une femme comme moi, comment peut elle savoir cela? & d'ailleurs le sel est si cher! Des patates cuites sous la cendre & une soupe à la farine sont bientôt faites, & rassasient si aisément." "Ma bonne femme, lui répliqua l'homme intelligent, on ne mange pas pour se rassas-

"lasier, mais pour fortifier son corps. Au lieu
 "de faire manger continuellement des patates à
 "vos enfans, vous auriez du leur donner ausfi bien
 "souvent de simples soupes au pain & au sel,
 "du lait caillé avec du pain, & bien des carot-
 "tes, mille fois plus saines que les patates. Cer-
 "tainement, vos enfans vivroient encore & se-
 "roient brillans de santé. Car tout ce qu'on
 "peut manger n'est pas toujours sain, & dans
 "tous les tems; maint aliment cesse d'être nui-
 "sible selon les choses qu'on y mêle."

"Eh bien, dit la bonne femme, si jamais
 "Dieu me donne encore des enfans, je suivrai
 "certainement votre avis."

27. Rien de trop.

Toutes les fois que Michel étoit invité à des
 nûces ou à quelque autre fête, il mangeoit
 & buvoit jusqu'à perdre la raison & la sainté.
 Quand il avoit bien bu, il cherchoit toujours
 querelle aux autres, & on le portoit souvent
 au logis tout meutri des coups qu'il avoit re-
 çûs. Car il croyoit, que c'étoit là bien célé-
 brer un festin & se donner bien au cœur joye.
 Ses parens lui avoient toujours donné mauvais
 exemple, & il n'avoit appris rien d'utile à l'é-
 cole; ausfi quand il fut avancé en âge, toutes
 les honnêtes gens fuyoient son commerce.

28. *L'envie.*

Une payfanne avoit d'excellens biens-fonds & le meilleur bétail du village; malgré cela elle portoit envie à tout le monde. Le soir, quand le bétail rentroit au village, elle se mettoit à la porte, & se chagrinoit quand elle voyoit paffer une belle vache qui appartenoit au voisin. Lorsqu'elle trouvoit dans les champs du bon lin, qui n'étoit pas à elle, elle disoit toujours: "Je ne fais comment les gens font, pour que tout leur réussisse, tandis que tout m'est défavorable." Au lieu de gagner quelque chose à de pareilles réflexions, elle se fit le plus grand tort à elle même. Car se fâchant continuellement & querellant tout le monde, elle ne se portoit jamais bien; elle mourut enfin à la fleur de l'âge d'une fièvre bilieuse, causée par la nouvelle, que la femme du maire avoit hérité cent écus d'un parent éloigné.

29. *On se trompe souvent soi-même.*

Deux femmes aigries depuis longtems l'une contre l'autre, se rencontrèrent auprès d'un puits, & se disputèrent à qui puiseroit de l'eau la première. Toutes deux soutenoient, que leur bétail ne pouvoit plus attendre un moment. Leur démêlé fut si violent & dura tant, que leurs maris vinrent les séparer, au milieu des risées de tous les voisins. Cependant le bétail,

que ces femmes paroisoient avoir si fort à cœur, étoit presque mort de soif.

30. *L'hypocrite.*

Nicolas servoit un maître, qui étant surchargé de travail ne pouvoit que rarement & seulement à certaines heures du jour avoir l'oeil sur ses gens. Nicolas eut bientôt remarqué ces heures. Quand il savoit que son maître viendroit, il travailloit comme un forçat. Mais le maître avoit à peine tourné le dos, qu'il laissoit là son ouvrage, ou ne s'occupoit qu'à des choses inutiles. A l'église il faisoit le dévot, soupiroit & pleuroit. Mais en secret il se permettoit les dérèglemens les plus honteux. Son maître le prit longtems pour un valet fidèle & zélé; car Nicolas lui disoit souvent que la paresse & l'infidélité étoient un crime, & se plaignoit des mauvais traitemens que lui faisoient souffrir les autres valets à cause de son zèle pour le service de son maître. Mais celui-ci le surprit un jour, comme il le voloit considérablement, & le fit mettre en prison. Tous ses mauvais tours parurent alors au jour; il fut puni doublement, de ses crimes & de son hypocrisie.

31. *Le mauvais valet.*

Jean avoit été mal élevé par ses parens, entra ensuite au service d'un maître qui ne prenoit

aucun soin de ses affaires, & acheva de se corrompre tout à fait.

Il passoit la nuit dans les cabarets, & le jour il dormoit à côté de sa charrue, ou partout où il se voyoit seul. Il excédoit les chevaux à force de les faire courir; quand il retournoit de la ville il étoit yvre, & dans son yvresse il attachoit les chevaux tout fumans de chaleur au ratelier, ou les menoit à l'eau. Aussi la plûpart des chevaux boitoient, ou étoient borgnes ou aveugles, & son maître les perdit tous ensemble en peu de tems. Jean mourut enfin lui-même dans la plus grande misère, & ne fut regretté de personne.

32. *La crainte des spectres.*

Un ramoneur retournant un jour un peu tard à la ville, rencontra Jean que son maître y avoit envoyé avec des coutres. Au moment où Jean l'apperçut, il s'effraya extrêmement, car il croyoit voir un spectre. Ses parens l'avoient rarement envoyé à l'école, il n'avoit donc jamais appris à se convaincre de la folie & du danger qu'il y a à croire aux revenans & aux forcières. Il laissa tomber ses coutres de frayeur, s'enfuit à toutes jambes, en franchissant des fossés & des haies, & arriva enfin au logis. En attendant le ramoneur releva les coutres, en riant bien de la frayeur de Jean. Celui ci s'étoit tellement échauffé & avoit eu de

si fortes angoisses, qu'il en prit une fièvre dont il seroit presque mort. Il s'opiniâtroit à dire, qu'il avoit vu un spectre hideux. Peu de tems après le maître du ramoneur renvoya les courtes; le village entier apprit l'aventure, & tous, jusqu'aux enfans, se moquèrent de la sotte frayeur de Jean,

33. *La superstition.*

Un paysan, qui n'avoit qu'un fils, lui laissa en mourant d'excellens biens-fonds,

De son vivant, il exhortoit souvent son fils à travailler. "Mon fils, lui disoit-il, celui qui aime le travail a toujours du pain; mais l'homme paresseux finit par l'indigence." Mais Jean aimoit mieux aller au cabaret pour y apprendre des nouvelles. Après la mort du père il renonça entièrement au travail, & ne quitoit plus le cabaret que pour se mettre au lit. Un jour il y vint un mineur, fourbe achevé, avec lequel il lia connoissance sur le champ. Pendant qu'ils parloient & buvoient ensemble, le mineur s'aperçut bientôt de l'ignorance & de la bêtise de Jean, & pour en profiter il commença à lui parler de trésors cachés sous terre, dont il prétendoit en savoir plusieurs. Ce discours plut extrêmement à Jean, qui paya tout l'écot du mineur pour gagner sa confiance. Celui ci lui apprit enfin, qu'il y avoit un trésor caché dans le bois le plus proche. "Mais d'où vient

vient que vous ne l'avez pas encore enlevé,
 lui dit le payfan. "Vraiment, répondit l'au-
 tre, cela n'est pas si aisé; je suis pauvre; je
 l'aurois tout à l'heure si j'avois seulement tren-
 te trois écus, trois gros & trois fenins en or,
 en argent & en monnoie de cuivre pour attirer
 le trésor." "Ami, s'écria Jean transporté de
 joie, j'en ai autant sur moi, & plus encore
 peut-être. Je viens de vendre aujourd'hui un
 cheval; tenez, voilà douze ducats, trois gros
 en argent & un draire de cuivre, cela ne fait-
 il pas la somme de trente trois écus, trois
 gros & trois fenins en trois espèces différen-
 tes?" "Voilà qui est bien, lui dit le mineur,
 précifément à minuit nous irons au bois, vous
 aurez la moitié du trésor, puisque vous avez
 fourni l'argent." Ils se rendirent à l'heure
 marquée au bois. Le mineur commença par em-
 pocher l'argent du payfan, le plaça lui même
 sous un chêne, lui défendit de parler sous pei-
 ne de la vie & de ne bouger de sa place pen-
 dant trois heures. Le mineur s'en alla bien vî-
 te avec son argent & passa la frontière. Le
 payfan après avoir longtems attendu, revint le
 matin à son village, tout transi de froid. Tous
 ceux à qui il raconta son malheur, lui rirent
 au nez.

34. Ignorance de la véritable cause.

Ah! si j'avois seulement un haillon des ha-
 bits d'un pendu pour en essuyer tous les

”jours mes chevaux, ils deviendroient bientôt
”gros & gras.”

C'est ainsi que Michel parloit un jour au maître sensé qui venoit de le prendre à son service, & qui avoit des chevaux extrêmement maigres. Son maître rit de son erreur & secoua la tête. Mais Michel soutenoit: que dans son village un valet ayant trouvé des chevaux fort maigres chez le maître qu'il servoit, se rendit la nuit à la potence & y arracha un haillon des habits d'un pendu; qu'après en avoir frotté & effuyé tous les jours ses chevaux, tout le monde avoit été surpris de leur embonpoint.

”Vous croyez donc, lui dit le maître, que
”ce haillon seul a donné de l'embonpoint aux
”chevaux?”

”Mais sans doute, lui répondit Michel, car
”ils étoient si maigres auparavant qu'ils pou-
”voient à peine marcher.”

Le maître. Ce n'est pas là la véritable raison, comme vous pensez. Mais si vous en avez envie, je veux vous guérir de votre erreur. Répondez moi à ce que je vais vous demander. Ce valet qui alla chercher de nuit le haillon de la potence, aimoit-il ses chevaux?

Michel. Certainement, car sans cela il ne se seroit pas donné cette peine.

Le maître. Eh bien! celui qui aime ses che-

chevaux & qui veut qu'ils ayent de l'embonpoint, les fera t-il périr de faim & de soif? Les fera t-il courir au de là de leur forces? Leur fera t-il porter plus qu'ils n'en peuvent porter? Leur donnera t-il une nourriture malsaine? Les fera t-il manger lorsqu'ils sont échauffés? Ne les étrillera t-il pas & ne changera t-il pas bien souvent leur litière?

Michel. Oh! ce seroit un bien mauvais valet, s'il faisoit cela.

Le maître. Or, si le valet, dont vous parlez a donné de si fortes preuves de son attachement pour ses chevaux, en allant de nuit chercher un haillon de pendu, croyez vous qu'il les ait négligés ou mal soignés? S'il est ainsi, quoi de plus naturel que de voir des chevaux qui avoient été négligés tout à fait par le valet précédent, se remettre en bon état par les soins d'un valet qui les aimoit? Eh bien! qu'en pensez vous?

Michel. Vous pourriez bien avoir raison, Tout notre village étoit cependant persuadé, que le haillon seul avoit produit ce changement.

35. *Le boute-feu.*

Il y avoit dans un village une femme, qui alloit de maison en maison pour rapporter aux gens ce que tel ou tel avoit écrit sur leur compte. On vit souvent les meilleurs amis se brou-

iller tout à coup, les parens, les frères & soeurs se porter une haine irréconciliable, sans qu'on en put découvrir la cause.

Cette méchante femme savoit mettre bien à profit ces brouilleries. Car par ses discours pleins d'artifice elle piquoit tellement la curiosité de ces sottes gens, qu'on lui donnoit tout ce qu'elle demandoit, uniquement pour apprendre d'elle ce que l'un ou l'autre disoit d'eux.

Sa méchanceté demeura longtems cachée; car elle avoit la précaution de défendre toujours aux gens de dire de qui ils tenoient leurs nouvelles. Le village ayant enfin reçu un nouveau pasteur, homme de beaucoup d'esprit, qui se connoissoit à ces sortes de gens & qui prêchoit souvent sur cette matière, le boute-feu qui brouilloit toutes les familles fut découvert. Quelqu'un du troupeau reconnut un jour la méchante femme à la description que le pasteur fit dans un de ses sermons des manèges qu'on employe ordinairement pour troubler la paix des familles, & la dénonça au pasteur. Celui-ci en instruisit la justice; la méchante femme fut mise en prison, & condamnée à être pendant trois jours châtiée ignominieusement à chaque porte où elle avoit causé des dissentions.

36. Les suites de la désunion.

Les payfans d'un village véquirent pendant long-

longtems en paix & dans un état d'aifance. Mais leur église ayant été rebâtie, leurs femmes se brouillèrent, parcequ'elles vouloient toutes ensemble avoir les premières places. Tout le village prit part à cette tracasserie des femmes; il en nâquit même des procès, qui caufant des fraix & des pertes de tems confidérables, appauvrirent le village entier au bout d'un certain nombre d'années.

37. *Le receleur.*

Recelle ne voloit pas lui-même, mais les voleurs s'assembloient chez lui. Et comme il vendoit de la bierre & de l'eau de vie, ces gens dépenfoient chez lui une grande partie de ce qu'ils voloient. Il s'étoit chargé même de vendre pour leur compte les choses dérobées. On faifit enfin les voleurs; ils dénoncèrent *Recelle*, qui fut puni comme eux,

38. *Les méchans payfans.*

Les payfans du village de *Malice* étoient décriés dans toute la contrée. Auffi étoient- ce de bien méchantes gens. Ils reculoient fecrettement les bornes des frontières du feigneur du village & de leurs voisins; ils labouroient tout les ans quelque bout du bois ou de la prairie qui touchoit à leurs champs, & cherchoient ainfi à aggrandir leurs terres aux dépens

pens des propriétaires légitimes. Ils faisoient paître leurs troupeaux dans des bois qu'on vouloit épargner, ou dans d'autres lieux défendus, ou les laissoient aller à leur gré sans berger, quand ils étoient sûrs de n'être pas vus. Ils trompoient tous ceux à qui ils avoient à faire, & ne payoient jamais exactement la dîme. Ils voloient du bois partout où ils en trouvoient. Par avarice & par bêtise ils n'envoyoient pas même leurs enfans à l'école. Ils alloient aussi rarement que possible à l'église, le seul endroit, où ils auroient pu apprendre de bonnes choses & se convaincre de leur méchanceté. Malgré tous leurs efforts pour s'enrichir injustement & sans peine, ils restèrent dans la misère, & furent méprisés dans toute la contrée.

39. *Le sot berger.*

Un jour de Mars où le soleil luisoit agréablement, où les violettes fleurissoient, où les alouettes chantoient, un berger sortit de sa maison & dit en lui-même: "N'es tu pas fou de tant ménager ton grenier à foin? A quoi bon tout ce foin? Il croît de jour en jour plus d'herbes dans les champs, & les brebis en trouvent déjà en abondance." Il alla aussitôt dans la bergerie, brisa les perches sur les quelles le foin étoit couché, & le fit tomber par gros monceaux dans l'étable. Lorsque les brebis furent retournées du champ, elles se mirent à choi-

à choisir le meilleur, & foulèrent aux pieds le reste du foin, qu'elles auroient fort bien mangé dans un autre tems. Mais huit jours après le tems changea; il gela & il tomba une grosse neige; il fallut garder pendant bien des jours les brebis à l'étable, & le berger courut risque de perdre le troupeau entier, faute de quoi les nourrir.

40. *L'avare.*

Nicolas étoit assez riche, mais il craignoit de dépenser son argent, lors-même que c'étoit pour son propre bien. Entr'autres son fourneau étoit tellement endommagé, qu'il avoit besoin d'être réparé de fond en comble. On lui avoit dit plus d'une fois, que s'il venoit à s'écrouler, le feu pourroit causer bien du dommage. — Mais Nicolas aima mieux ne pas chauffer du tout. Cependant un froid excessif dans un hiver fort rude l'y força un jour; le fourneau creva au moment où il n'y avoit personne dans la chambre. Le feu prit d'abord au lin des rouets, puis à un grand coffre, enfin au lit. Tout étoit en allarme. Nicolas, qui étoit dans sa grange, accourut pour sauver son argent. Les seringues arrivèrent; mais comme la flamme fortoit déjà du toit de tous côtés, & que la maison ne pouvoit plus être conservée, elle fut abattue, pour sauver les autres maisons, & peut-être le village entier. Le feu fut heureusement

fement éteint de cette manière; mais Nicolas manquoit. Les décombres ayant été ôtées, on trouva son cadavre près du coffre, & l'argent qu'il avoit voulu sauver à côté de lui; apparemment qu'il avoit été étouffé par la fumée.

41. *L'économie & l'avarice.*

Les habitans d'un village qui avoit été incendié par la foudre avec la récolte entière, envoyèrent deux de leurs députés par toute la contrée, pour demander des secours. Ces députés vinrent entr'autres de grand matin dans la cour d'un cultivateur qui étoit fort à son aise. Ils le trouvèrent près de l'écurie au moment où il grondoit son valet, pour n'avoir pas détaché de la charrue les cordes qui servoient à atteler les boeufs du labourage, & pour les avoir laissés exposés à la pluie pendant toute la nuit. "Hélas! dit l'un d'eux, cet homme est avaré, il ne nous donnera grand chose!" Le laborateur les ayant apperçus, les mena dans la maison, pendant qu'ils lui racontaient leur désastre & imploroient ses secours. Ils furent bien étonnés, quand il leur donna une somme considérable d'argent & qu'il promit, de leur en envoyer autant en grain pour les semences. Tout pénétrés de reconnoissance, ils ne purent s'empêcher pendant le déjeuner d'avouer à leur bienfaiteur, qu'ils s'étoient attendus d'autant moins à sa libéralité, qu'ils l'avoient vu gronder le valet pour une bagatelle.

"Mes

"Mes bons amis," leur dit-il, "c'est précisément par le soir que je prends de tout ce qui m'appartient, que je me suis mis en état de pouvoir faire du bien."

42. *Les voyageurs.*

Deux voyageurs rencontrèrent un homme & le prièrent de leur indiquer, lequel des trois chemins qu'ils voyoient devant eux les conduiroit le plutôt possible à la ville prochaine; ils lui offrirent même une récompense, pour l'engager à leur indiquer le vrai chemin. Cet homme ne le savoit point, mais pour ne pas perdre l'argent qui lui avoit été promis, il fit semblant de le savoir & dit: "le chemin du milieu mène tout droit à la ville, je ne fais qu'en venir." Les voyageurs lui donnèrent la récompense promise, & poursuivirent leur chemin. Après avoir marché fort longtems, ils arrivèrent enfin dans un village, où on leur apprit, qu'ils avoient pris tout un autre chemin, & qu'ils étoient bien loin de la ville. Cela fâcha extrêmement les voyageurs, & ils appelèrent celui qui les avoit trompés, un méchant, un fourbe, qui avoit voulu se moquer d'eux, & leur avoit pris leur argent.

43. *Sur l'utilité de savoir lire & écrire.*

Un bourgeois chargé de dettes & fort méchant apprit, que Jean qui ne savoit ni lire ni écrire

écrire, avoit hérité de l'argent qu'il cherchoit à placer à intérêts. Il alla chez lui, promit de lui payer par an six écus pour cent, de lui rembourser son capital au bout de l'année, & lui offrit pour sûreté l'hypothèque de sa brasserie; cependant sous condition, que Jean n'en parleroit à personne. Jean en fut bien aise; il alla chercher son argent, une plume, du papier & de l'encre, pour mettre la chose par écrit. Le bourgeois remplit une feuille toute entière de choses qui ne signifioient rien, & au lieu de signer son nom, il en mit un autre que personne ne savoit prononcer. Le payfan garda soigneusement ce papier, & le bourgeois le quitta avec l'argent. Peu de tems après celui-ci disparut. "Qu'il aille où il voudra, dit Jean; "n'ai-je pas sa maison, qui vaut certainement "beaucoup plus que la somme que je lui ai "prêtée?" Il alla en ville, & s'annonça à la justice. Il produisit son papier; mais on le renvoya, parceque dans ce papier il n'y avoit rien qui attestât la dette. Les autres créanciers du bourgeois furent payés, parcequ'ils avoient mieux pris leurs sûretés. Jean seul s'en retourna les mains vides,

44. *L'utilité des Magistrats.*

Il y avoit dans un village quatre payfans rangés, amis de l'ordre & de la justice, & douze autres payfans, gens de mauvaise conduite, qui

qui vouloient tout faire à leur tête, & n'avoient jamais envie de contribuer au bien général du village. Près des terres de ce village couloit un petit ruisseau, qui, lorsque les eaux grossissoient extrêmement, rompoit les digues, & inondoit les champs & les prairies. Les quatre laboureurs rangés réparoient sans cesse les digues, & faisoient leur possible; mais le travail étoit trop fort pour eux. Les douze autres payfans refusoient de les aider, & aimoient mieux par caprice perdre eux-mêmes. Le village étoit si bourbeux, & le pavé si mal entretenu, qu'en hyver les troupeaux n'y pouvoient point passer, & que personne n'étoit en état de charier le fumier aux champs. Les quatre bons laboureurs disoient souvent: "Mettons tous la main à l'oeuvre, & réparons le pavé du village." Mais les douze autres n'en vouloient absolument rien faire, ils s'occupoient à toute autre chose & s'embarassoient peu de leurs champs. Il y avoit plusieurs terres fort éloignées du village, & de peu de rapport, mais il y avoit peu de bois, parcequ'on ne l'avoit jamais ménagé. Les quatre bons laboureurs dirent: "faisons des enclos autour de ces terres éloignées, qui ne nous rapportent presque rien; semons y des semences des bois, faisons garder nos troupeaux, de peur qu'ils ne broutent les jeunes arbrisseaux; de cette manière nous assurons du bois du moins à nos enfans." "Cela ne nous ac-

C

"coms

”commoderoit guères, répondirent les méchantes gens; à présent nous laissons paître les chevaux où bon leur semble, & à l’avenir cela nous seroit défendu.” En un mot ils s’opposoient à tout ce qui regardoit le bien public. A la fin la justice du village fut changée. Tout prit alors une autre face. Les bons payfans furent traités comme ils le méritoient, & les méchans punis & forcés de se soumettre à l’ordre & à la justice.

45. *Le châtiment.*

Un payfan fort riche, mais fort sot, s’imagineoit qu’avec de l’argent on venoit à bout de tout. Ayant un jour commis une mauvaise action, il fut condamné à un châtiment exemplaire. La justice voulut, que la punition fût corporelle & publique, afin d’humilier son orgueil. Il commença sur le champ par offrir de l’argent, pour être quitte de la peine. ”Non, lui répondit-on, vous avez péché publiquement & de propos délibéré; il faut par conséquent que la punition & la honte soient publiques. Le riche est obligé de se soumettre à l’ordre & à la justice, tout comme le pauvre.” Le village entier approuva l’équité de cette sentence; chacun en profita.

46. *La cause & l’effet.*

”Je ne fais d’où vient, que rien ne me réussit,
”di.

"disoit Charles, je suis toujours de mauvaise
 "humeur, personne ne m'aime, & je suis sou-
 "vent puni." "Je vous en dirai bien la raison,
 "répondit Frédéric, vous n'aimez pas à travail-
 "ler, vous avez une mauvaise conscience, vous
 "chagrinez tout le monde, & vous faites sou-
 "vent des actions que la justice ne peut pas
 "laisser impunies. Vous voyez bien que vous
 "avez tort de vous plaindre; car telle cause,
 "tel effet."

*47. Cessez de mal faire, apprenez
 à bien faire.*

Quand on répète souvent les mêmes actions,
 on s'y accoutume, & il est bien difficile à
 la fin de ne plus les commettre. Mais il faut
 absolument nous en désaccoutumer, dès que ces
 actions peuvent nuire à nous mêmes & aux au-
 tres. Pourvu que nous voyons le danger qui
 naît du mal, nous sommes effrayés alors du pé-
 ril que nous aurions pu courir. La même cho-
 se arriva à Christophe, qui avoit pris la mau-
 vaise coutume de s'emporter & de gronder ou-
 tre mesure à la moindre occasion. Un homme
 sensé lui raconta un jour, comment un homme,
 qui en avoit tué un autre dans l'empportement,
 avoit été décapité il y a quelque tems. Ce ré-
 cit fit entrer Christophe en lui même; il pensa
 que le même sort lui étoit réservé peut-être,
 & il dit à l'autre: "Je suis aussi fort souvent

”emporté & comme aveuglé par la colère; que
 ”me faudra t-il bien faire, pour me défaire de
 ”cette mauvaise habitude?” L’homme prudent
 lui conseilla, d’aller sur le champ trouver ceux
 qu’il avoit offensés dans ses emportemens, de
 leur déclarer le dessein qu’il avoit de s’en dé-
 faire, & de leur demander pardon du passé. Il
 lui conseilla de plus, de penser tous les jours
 à la résolution qu’il avoit prise, d’éviter toutes
 les occasions où il pourroit retomber dans son
 ancien vice, en quittant sur le champ toute so-
 ciété où les esprits seroient échauffés.

48. *La crainte du maître.*

Jean & Michel se querelloient un jour pendant
 qu’ils travailloient, & après s’être irrités
 l’un l’autre à force de se dire des injures, ils
 étoient sur le point de se battre. Mais au mo-
 ment où ils levoient déjà le bras pour se frap-
 per, ils apperçurent leur maître. Aussitôt la
 querelle finit, & chacun retourna tranquillement
 à son travail.

Tout comme ici la seule pensée: ”que di-
 ”ra le maître de ton action?” arrêta sur le
 champ deux hommes aveuglés par la colère; de
 même l’idée d’un Dieu tout présent & qui fait
 tout, est bien propre à retenir le pécheur prêt
 à commettre le mal.

L’oubli de Dieu, voilà la véritable source
 du péché.

Ne dites donc jamais : la tentation étoit trop forte, il m'étoit impossible de résister à la séduction ; le démon m'a aveuglé. — Dites plutôt : je ne pensois pas à Dieu ; je ne croyois pas que Dieu fût le rémunérateur de ceux qui le cherchent, c'est à dire, de ceux qui par amour pour lui font le bien & évitent le mal ; je ne me suis point assez appliqué à nourrir de bonne heure mon ame de la parole de Dieu, pour pouvoir résister au mal ; je n'ai jamais pris garde lorsque le pasteur l'expliquoit dans ses sermons ; j'ai évité la commerce des gens de bien, j'ai recherché au contraire la société des méchans ou des gens frivoles ; je ne croyois pas qu'il fût nécessaire que j'appriisse à me connoître moi-même, & à m'examiner sur le vice auquel j'étois principalement adonné ; je m'étois donné encore moins de peine, pour combattre de mauvaises pensées & pour me défaire d'habitudes vicieuses. Si je m'étois convaincu de ces vérités, & si je les avois pratiquées sincèrement, je suis sûr, que ni homme, ni démon, n'auroient été en état de me séduire.

49. *Bonnes résolutions.*

Je veux être bien attentif à l'école, afin que j'apprenne bien des choses utiles, & que je devienne honnête homme.

Je ferai avec plaisir tout ce que mes parens, ceux qui m'instruisent & mes maîtres exigeront de moi.

Je ferai toujours appliqué, afin de m'accoutumer au travail, & pour que le travail me cause plus de plaisir que de peine.

Je veux suivre tous les bons avis qu'on me donnera, & éviter le commerce des méchans.

Je ferai sobre en tout. J'aurai soin de ma santé, je ne serai ni querelleur, ni envieux, mais modeste & plein d'égards pour tous ceux à qui j'aurai à faire.

Je veux être content & me réjouir de ce que j'ai, que ce soit beaucoup ou peu.

Je ne penserai point avec anxiété à l'avenir, mais je mettrai ma confiance en Dieu, qui ne me laissera pas manquer du nécessaire, pourvu que je m'applique, & que je sois honnête homme.

50. *La vertu.*

Tout homme qui s'est beaucoup exercé à faire avec plaisir tout ce qui plaît à Dieu & aux hommes, uniquement parceque cela est bien & utile, un tel homme a la vertu, ou est vertueux. Un tel homme aime à devenir de jour en jour meilleur, ou à augmenter ses lumières & son savoir faire, parceque plus son travail lui réussit, plus il y trouve du plaisir & du contentement.

51. *L'enfans sincère.*

Sophie étoit sincère & pleine de franchise.
Quand,

Quand, faute d'attention, elle ne favoit pas une chose, elle l'avouoit sur le champ à son maître & lui disoit: "Je n'ai pas bien pris garde, mais je veux me corriger; je vous prie de me répéter la chose encore une fois." Quand ses parens lui reprochoient quelque faute, elle ne cherchoit pas à l'excuser où à la diminuer; mais elle disoit: "J'ai tort, je mérite d'être châtiée, & je veux m'y soumettre; mais rendez moi aussi votre tendresse, mes chers parens. Car ce qui m'affligeroit le plus, ce seroit de n'être plus aimée de vous."

*52. Le bonheur de l'homme vertueux
dès ici bas.*

Chrétien avoit été envoyé régulièrement à l'école, & avoit été accoutumé de bonne heure au travail & à la probité. Aussi étoit il instruit & aimoit à bien faire.

Quand il fut devenu grand, & qu'il voulut se marier, il offrit sa main à une femme appliquée & vertueuse qu'il connoissoit depuis longtems. Son mariage fut heureux; car ils s'aimoient tous deux & faisoient régner l'ordre & les bonnes moeurs dans leur maison. Dieu bénit leur travail; leur bien augmenta & leur fournit les moyens d'exercer la bienfaisance, ils aimoient aussi à aider les autres de leurs conseils; ce qui leur gagna tous les coeurs. Ils

évitoyent tout ce qui pouvoit donner lieu à des disputes, ne se mêloyent jamais de choses qui ne les regardoyent point, & donnoient à chacun ce qui lui revenoit. De cette manière, ils n'eurent jamais de procès, & le seigneur du village les aimoit & les estimoit beaucoup, à cause de leur bonne conduite. Comme ils étoient sobres & ne se querelloient jamais, ils conservèrent une santé parfaite & parvinrent à un âge très avancé & très heureux. Leurs enfans profitèrent de leur exemple, & jouirent de même bonheur.

53. *Les pepins.*

La petite Marie venoit de manger une pomme, & étoit sur le point de manger aussi les six pepins qu'elle y avoit trouvés. Mais au même instant son frère Frédéric, qui étoit plus âgé qu'elle, revint de l'école, & lui dit: "Ah! ma soeur, si tu savois ce que je fais, tu ne mangerois sûrement pas les pepins."

Marie lui demanda: "Eh bien! que fais tu donc?"

Frédéric lui répondit: "le maître d'école m'a dit, que lorsqu'on sème les pepins en automne, chacun d'eux peut devenir avec le tems un grand arbre, qui portera les plus beaux fruits." Ils allèrent au jardin, & y semèrent les pepins à l'écart. En peu d'années les pepins étoient devenus des arbrustes. Les enfans eurent

eurent soin d'arracher les mauvaises herbes qui croissoient autour d'eux; ils les attachèrent à des soutiens, pour avoir des arbres bien droits. Frédéric avoit appris en attendant à enter & à greffer; il pria un jardinier de lui donner quelques greffes, & les enta sur ses arbrisseaux. Ils devinrent avec le tems des arbres bien forts, & fournirent tous les ans des fruits en quantité à Frédéric & à Marie. Comme ils en cueilloient un jour, Frédéric dit à sa soeur: "Eh bien! n'as-tu pas bien fait de ne pas manger alors les pepins?" Sans doute, répondit Marie, mais n'as-tu pas bien fait aussi d'aller à l'école, où l'on apprend de si bonnes choses?"

54. *Le petit jardinier.*

Frédéric avoit eu dans sa jeunesse du goût pour la culture des arbres, & avoit appris d'un jardinier à planter, à émonder, à enter & à greffer les arbres fruitiers. Une longue maladie l'affoiblit tellement, qu'il lui fut entièrement impossible de se livrer aux rudes travaux de la campagne. Il auroit été bien malheureux, s'il n'avoit appris que le labourage. Mais comme il s'entendoit à la culture des arbres, son seigneur en fit son garçon jardinier, & lui assura par ce moyen sa subsistance pour toute sa vie.

55. *La bonne servante.*

Louise savoit filer, tricoter, coudre, laver, repasser

passer de linge & cuire; elle savoit aussi soigner le bétail. Elle avoit appris tout cela de ses parens, ou des gens auxquels elle avoit vu faire toutes ces choses. Elle s'exerçoit souvent à ce qu'elle avoit appris, pour n'en pas perdre l'usage. Elle avoit aussi appris à l'école à lire, à écrire, & à chiffrer. Avec tout cela elle aimoit la propreté, étoit modeste, faisoit tout à tems, & remettoit toutes les choses à leur place. Etant devenue grande, elle entra en service chez de fort bons maîtres, qui l'aimèrent & la traitèrent comme leurs propres enfans.

56. *Le bon valet.*

Martin étant tombé malade, fut obligé d'abandonner à son valet le soin de tout l'ouvrage. Un mauvais valet auroit profité de la maladie & de l'absence de son maître, pour se livrer à la paresse, mais celui-ci redoubla d'activité. "Ah! disoit-il souvent, comme mon maître se réjouira de mon zèle & de ma fidélité. Il en sera rétabli d'autant plus vite, quand il verra tout en si bon ordre, & qu'il n'aura pas besoin de se fâcher." Martin fut rétabli en effet, & donna sa fille unique en mariage au bon valet, qui hérita tout son bien après sa mort.

57. *L'homme charitable.*

Un pauvre voyageur avoit été empêché par
les

les neiges profondes d'arriver jusqu'à la ville; accablé de fatigue & engourdi par le froid, il s'étoit assis dans le grand chemin, où il s'endormit & courut risque de périr. Deux payfans revenoient de la ville. Jean qui se trouvoit sur le premier chariot, l'apperçut & dit : "voilà un homme mort ou ivre." Chrétien qui le suivoit, arrêta ses chevaux, descendit, & essaya longtems de réveiller le malheureux voyageur; mais il le trouva sans mouvement. "Viens donc," dit Jean, laisse le, pourquoi nous embarasser d'un homme mort que d'ailleurs nous ne connoissons pas." "Non, répondit Chrétien, j'ai appris à l'école, qu'un médecin habile peut sauver un homme gelé, quoiqu'il paroisse mort. Aide moi à le charger sur mon chariot; je veux le ramener à la ville chez le médecin." "Grand merci," répondit Jean, j'ai à présent les pieds bien chauds, & je n'irai pas me les refroidir." En disant cela, il continua son chemin. — Chrétien plaça lui-même le malheureux sur son chariot, retourna à la ville, & eut le plaisir de le voir rétabli par l'habile médecin, chez qui il l'avoit mené.

58. *Le laboureur prudent dans un tems de cherté.*

A la suite de pluies continuelles, la récolte avoit été si mauvaise, que le boisseau de seigle

seigle coutoit trois écus. George s'arrangea en conséquence. Il avoit toujours consumé par an soixante boisseaux de seigle pour du pain. D'abord après la moisson il commença à ménager, acheta trois *winspel* de patates, le *winspel* à seize écus, ce qui faisoit la somme de quarante huit écus. Il vendit à la place trente boisseaux de seigle quatre vingt dix écus, & mangea plus souvent des patates. De cette manière il gagna quarante deux écus dans un tems, où presque tout le monde perdoit.

59. *L'ami au besoin.*

"Compère, une partie de mes chevaux est en
"voyage, & le reste est malade. Si j'avois
"donc un ami, qui voulût herfer les pois que
"je viens de semer; les oiseaux les mangeront
"sans cela. Tirez moi du besoin, compère; je
"ne vous demande qu'une demi-journée; d'ail-
"leurs vos pois sont déjà sous terre." Chrétien
fit ce que son compère Jean lui avoit deman-
dè, & en fut aimé pour le reste de sa vie.
Jean vantoit continuellement & à tout le monde
les bons services que son compère lui avoit ren-
dus au besoin.

60. *Les plaisirs innocens.*

Nicolas n'éprouvoit jamais le moindre senti-
ment de joye, quand au printems il voyoit
tout en fleurs, ou qu'il entendoit le chant du ros-
signol,

fignot, ou qu'il se promenoit au milieu des champs couverts de bleds. Pour se réjouir, il lui falloit du vin, du café & du gâteau; il falloit qu'il gagnât au jeu, ou qu'il eût le plus bel habit dans tout la compagnie, ou qu'il s'y trouvât quelque imbécile, qu'il pût tourner en ridicule. Dans ces occasions seules Nicolas étoit quelquefois gai.

Un jour qu'il étoit invité à une fête non loin du village, il traversoit un petit champ en silence & sans penser à rien, comme de coûtume. Il trouva son pauvre cousin Charles, qui confidéroit un pommier sauvage tout en fleurs, & chantoit à voix basse quelque verset d'un cantique, dans lequel la beauté & la magnificence des oeuvres de Dieu étoient célébrées.

"Comment pouvez vous vous réjouir à la vue d'un arbre?" dit Nicolas avec un visage refrogné. Charles le salua d'un air qui annonçoit la sérénité & la douceur de son ame, & lui répondit: "Cousin, s'il n'y avoit pas des plaisirs qui ne coutent rien, d'où en prendrois-je bien, puisque je suis pauvre? Mais Dieu en a aussi crée pour les indigens. Je puis me réjouir sans frais & sans remords."

"Mais dites moi, comment faites vous cela?" lui demanda Nicolas. "Le voici, lui répliqua Charles: Je regarde attentivement tout ce qui est autour de moi, depuis les choses les plus grandes jusqu'aux plus petites, & tous

"tous les jours j'y trouve des beautés nouvel-
 "les. Je me demande alors: à quel usage & à
 "quel dessein toutes ces choses ont été faites?
 "Quelquesfois j'y découvre la sagesse du créa-
 "teur, & alors je suis en état de faire sur le
 "champ une prière que mon propre coeur m'a
 "dictée, parceque j'étois pénétré de la puissan-
 "ce, de la sagesse & de la bonté de Dieu. A-
 "près cela je retourne chaque fois avec la plus
 "grande joie à mon travail, en me promettant
 "bien sincèrement, de ne jamais rien faire qui
 "puisse déplaire à un Dieu si bon."

61. Les oiseaux de passage.

Le petit Charles, fils du laboureur Guillaume,
 vint un jour trouver son père & lui dit: je
 viens de voir l'hirondelle, qui fait toujours son
 nid sous notre toit, et qui chante si bien.

Le père. As tu vu hier, comme les mou-
 chérons dansoient déjà?

Charles. Oui; mais qu'est ce que cela a
 de commun avec les hirondelles?

Le père. Beaucoup, mon enfant; car les
 mouchérons leur servent de nourriture.

Charles. Notre cicogne est aussi revenue à
 sa grange.

Le père. Apparemment que les grenouil-
 les se remontrent déjà, & que les serpens ont
 quitté leurs trous.

Charc

Charles. Mais les animaux ne reviennent-ils donc jamais que lorsqu'ils sont sûrs de trouver leur nourriture?

Le père. Ils ne reviennent jamais plutôt. Tu fais, mon enfant, qu'il y a plusieurs espèces d'oiseaux sauvages. Les uns se nourrissent de graines & d'insectes, & restent presque tous dans nos contrées. D'autres vivent uniquement d'insectes, & nous quittent à l'approche de l'hiver, pour aller chercher des contrées plus chaudes, où les insectes n'ont pas besoin de se cacher sous terre. Quelques autres espèces d'oiseaux, entr'autres les hirondelles, se plongent dans l'eau, pour y dormir tout l'hiver, parcequ'elles ne trouvent point de nourriture dans cette saison.

Charles. Et ces oiseaux reviennent vers le printems, lorsqu'ils se doutent qu'il y a de la nourriture pour eux?

Le père. Sans doute. Mais fais tu bien qui a appris tout cela aux animaux? Qui a enseigné à la cicogne à retrouver son nid, & à l'hirondelle le toit de son hôte?

Charles. Quel autre que le bon Dieu.

Le père. Bien, mon enfant. Dieu a donné aux animaux tout ce qu'il faut à des animaux pour être heureux. Toutes les fois que tu reverras les oiseaux de passage, dis en toi-même: "Dieu donne aux animaux leur nourriture,

ture, même avant qu'ils viennent. Un Dieu qui pourvoit ainsi à tout, doit être un Dieu fort bon. Il n'a sûrement pas oublié l'homme." Oui, ce même Dieu, mon enfant, avoit préparé ta nourriture même avant ta naissance. Tu vins comme étranger sur cette terre, & tu trouvas du lait, le seul aliment qui pût te nourrir & te conserver.

Dis moi, Charles, que rendras tu bien à Dieu pour un si grand bienfait ?

Charles. Hélas ! je n'ai rien à lui donner ; mais je veux l'aimer bien tendrement.

62. *La fille d'enfans.*

Une pauvre fille, qui gardoit les enfans du maître chez lequel elle étoit en service, pleuroit un jour amèrement. Sa maîtresse le remarqua & lui en demanda la raison. "Hélas ! lui dit elle, il faut bien que je pleure, quand je pense à ce que je deviendrai. Les autres enfans vont à l'école, & y apprennent tant de choses utiles, tandis que je n'apprends rien. Je n'ai pas de quoi payer l'écolage, je ne gagne que le pain que vous me donnez par pitié ; aussi je resterai ignorante. Qui voudra me prendre à son service, quand il peut avoir des domestiques bien instruits ? Je travaillerois de bon coeur toute la nuit, si j'avois seulement la permission d'aller à l'école, pour m'y

"in.

"instruire." Ces paroles touchèrent la bonne
 femme, & elle dit en elle-même: "je veux pren-
 "dre soin de cette pauvre fille, car elle me fait
 "pitié. Dieu veut que nous ayons compassion
 "des pauvres; & le plus grand bien qu'on puis-
 "se faire à quelqu'un, c'est de lui faire appren-
 "dre des choses utiles." — Depuis ce tems el-
 le envoya régulièrement la pauvre enfant à l'é-
 cole, pendant quelques heures de la semaine;
 & plus elle apprenoit de bonnes choses, plus
 elle travailloit avec zèle & fidélité.

63. *La bonne soeur.*

Marie & Guillaume, après un mariage de
 quelques années, se trouvèrent chargés
 d'une foule de soins domestiques. Leurs enfans
 étoient encore petits, & par conséquent à char-
 ge aux parens. Marie ne vouloit pas d'ailleurs
 se reposer entièrement sur ses servantes des soins
 du ménage. Heureusement elle avoit une soeur
 cadette, appelée Lovise, qui l'aimoit tendre-
 ment. Celle-ci quitta le service où elle avoit
 été jusqu'ici, avec l'agrément de ses maîtres, &
 s'offrit à rester pendant quelques années chez sa
 soeur & à l'assister dans son ménage. Elle ne
 lui demanda qu'autant d'argent qu'il lui falloit
 pour ses habits. Guillaume & Marie acceptèrent
 avec joie la proposition, & trouvèrent au bout
 de quelques années avoir gagné considérable-

ment par les soins de Louise. Celle-ci étant sur le point de se marier, Guillaume & Marie calculèrent en secret, ce que Louise pourroit avoir gagné dans une autre condition depuis le tems qu'elle étoit chez eux; & au jour des fiançailles, ils lui donnèrent cette somme en argent & en meubles.

64. *Le valet reconnoissant.*

"Pourquoi restez vous toujours au même service?" dit un jour à Frédéric un voisin envieux des services que celui-ci rendoit à son maître, & essaya tout pour le débaucher. "Je vous ai déjà offert si souvent de vous prendre à mon service. Je vous donnerai plus de gages, & tous les ans quelque bonne pièce d'habillement." "Cela m'est tout à fait impossible, répondit Frédéric; car tout ce qu'il y a de bon en moi, je le dois, après Dieu, à mon maître. Il m'a fait instruire dans ma jeunesse à ses propres frais; il est juste par conséquent que je lui rende tous les services que je puis. Tant que mon maître actuel voudra me garder, je le servirai avec reconnoissance."

Le voisin s'en alla tout honteux.

65. *La restitution.*

Un homme qui par de faux comptes avoit tiré des sommes considérables de son seigneur,

gneur, fut attaqué d'une maladie fort dangereuse. Sa conscience se réveilla pendant les nuits où il ne pouvoit point dormir. Il en étoit tellement tourmenté, qu'il fit appeler son pasteur, & lui avoua tout. Le pasteur, homme fort sensé, lui dit, qu'il n'y auroit de repos pour lui, que lorsqu'il auroit réparé ses torts, & restitué à son seigneur ce qu'il lui avoit dérobé. "Si je fais cela, répondit le malade, je me couvrirai de honte aux yeux de tout le monde, & ma femme & mes enfans qui sont innocens seront réduits à la mendicité." Celui qui commet des injustices, répliqua le pasteur, mérite d'être couvert d'ignominie. Encore vaut-il mieux l'être ici que dans une autre vie. Faites du moins votre devoir dès à présent, donnez de bons exemples, & laissez à Dieu le soin de votre famille." Le malade obéit, remit tout l'argent au pasteur, & le chargea de prier son seigneur de lui pardonner sa mauvaise action. Le seigneur prit l'argent, & fit assurer au malade, qu'il lui pardonnoit de bon coeur. Celui-ci mourut tranquille quelques jours après. Le bon seigneur rendit l'argent à la famille du défunt, & de cette manière la providence rendit heureuses plusieurs personnes à la fois. Un pécheur venoit de donner une forte preuve de son amendement & un exemple salutaire. Le seigneur avoit exercé la charité chrétienne. Et la famille du défunt, appauvrie par la restitution, jouissoit maintenant d'un bien,

qui, lorsmême que le vol fût demeuré caché, auroit été accompagné de malédiction.

66. *La vérité.*

Quand on demandoit à Guillaume des choses dont il étoit instruit, soit que ce fût en justice ou dans une conversation sérieuse, il en disoit sincèrement son avis. Il ne disoit ni plus ni moins de ce qu'il avoit à dire. Aussi tout le monde avoit de la confiance en lui, & un simple *oui* & *non* de sa part valoit plus que le serment d'un autre. On peut bien penser, que Guillaume jouissoit de l'estime de tout le monde.

67. *L'orage.*

*C*raintif & Guillaume travailloient un jour aux champs, lorsqu'il s'éleva un violent orage accompagné de tonnerre & d'éclairs. Craintif dit: "viens Guillaume, voilà un arbre creux, nous nous y mettrons à l'abri de l'orage. Je meurs presque de peur." "Non, dit Guillaume, je ne suis pas si bête. Il est fort dangereux de se placer pendant l'orage sous des arbres dont la cime est desséchée; car la foudre les frappe plutôt que d'autres arbres. L'orage est un bienfait de Dieu; il ébranle la terre, la féconde par des pluies chaudes, & purifie l'air. Quand même je me mouillerois bien, mes habits sécheront dans peu, & il y a moins
"de

"de danger à se tenir en plein air, que sous
 "un arbre. Ou penfes tu, que si Dieu avoit
 "résolu ma mort, je pourrois l'éviter en me ca-
 "chant dans un arbre creux?" Craintif se lais-
 sa persuader par les raisons & l'intrépidité de
 Guillaume, & resta auprès de lui. Comme ils
 parloient encore, la foudre tomba sur le même
 arbre, sous lequel Craintif avoit voulu se ca-
 cher. Craintif, revenu de sa frayeur, se jetta
 au cou de Guillaume & ne pouvoit assez lui ex-
 primer sa reconnoissance. "Cher Guillaume, tu
 "m'as sauvé la vie, s'écria t-il." Tu en as fait
 autant que moi, répondit Guillaume, puisque
 tu as été docile à mes conseils.

68. *La providence.*

Un payfan ayant été un jour invité avec sa
 famille à une nôce qui devoit se faire dans
 une métairie voisine du village, promit d'y ve-
 nir. On peut penser, quelle fut la joie des
 enfans, quand ils songeoient au festin, aux jo-
 lis habits, à la musique, & aux autres plaisirs
 qui les attendoient. Mais à midi le père tom-
 ba subitement malade; ce qui obligea la mère
 de rester au logis, & sans les parens les enfans
 ne pouvoient pas aller à la nôce. Ils pleuroient
 amèrement, d'avoir été tellement trompés dans
 leurs espérances. L'un des enfans s'en fâcha
 même jusqu'à dire: pourquoi le père tomboit
 il donc malade justement aujourd'hui, où nous

aurions pu nous divertir si bien. — Mais écoutez la fin de l'histoire. Le même soir le feu prit à la maison des nôces, & comme les convives étoient dans une chambre au haut de la maison, ils s'empressèrent tellement de descendre, que plusieurs se blessèrent en descendant l'escalier, & que d'autres tombèrent malades de frayeur. Alors les enfans s'aperçurent, que la maladie du père, (qui fut bientôt rétabli), que cette maladie, qui les avoit empêchés d'aller à la nôce, avoit été une sage dispensation de la providence, & ils bénirent Dieu de tout leur coeur. Les parens leur apprirent par cet exemple: que Dieu, en nous envoyant des maux, a toujours les meilleures vues, & que si nous ne voyons pas toujours à quoi ces maux peuvent nous être utiles, nous apprendrons un jour combien notre père céleste nous aime.

69. Il y a plus de biens que de maux dans le monde.

Chrétien disoit souvent: "mes enfans, quand
 "votre travail vous réussit, quand vous
 "mangez avec appétit, que vous vous portez
 "bien, qu'il fait beau tems, quand les oisèaux
 "chantent, quand vous sentez de la joie à la
 "vue d'un champ couvert de bleds, ou d'une
 "prairie dont les fleurs parfument l'air, rendez
 "alors grâces à Dieu, qui vous à donné tous
 "ces

ces biens. Je suis vieux, mais quand j'y pen-
 se bien, je trouve que Dieu m'a envoyé beau-
 coup plus de biens que de maux; & mes en-
 fans vous ne pourrez vous empêcher de dire
 la même chose. Par exemple, pour un jour
 de maladie, combien de jours de santé! L'hom-
 me est lui-même la cause de la plupart des
 maux qu'il souffre; il se les attire par le vice
 & le désordre. Celui qui aime Dieu par re-
 connoissance, & l'honore par son obéissance,
 ne trouvera point que ce monde est une val-
 lée de larmes. Les revers de cette vie sont
 souvent des châtimens mérités, destinés à nous
 corriger; souvent aussi nous y sommes exposés
 sans notre faute, & alors ce sont des dispen-
 sations sages & utiles de notre père céleste.
 Par exemple, les maux nous exercent à la pa-
 tience; ce qui est nuisible à l'un, est utile à
 l'autre. La mort d'un animal fournit à l'hom-
 me une bonne nourriture. Tout comme le jour
 ou le printems ne dure pas toujours, tout de
 même il est impossible que les choses aillent
 toujours au gré de l'homme. Il n'y a point
 de félicité parfaite & durable dans cette vie.
 Quiconque veut un jour jouir d'un bonheur
 parfait & sans fin, doit apprendre à être bon
 & vertueux, c'est à dire, à être reconnoissant
 & modéré dans la prospérité, & patient dans
 l'adversité. Un bonheur constant est le prix
 de l'homme pieux après sa mort. C'est une

”grande faveur de Dieu, qu’il y ait déjà dans
 ”ce monde plus de biens que de maux, & que
 ”même les années de notre apprentissage nous
 ”soient rendues agréables.

70. De l'essentiel & de l'accidentel.

Il y avoit un portier de ville, qui aimoit fort
 à rire. Quand les payfans menoient des vi-
 vres au marché, & qu’ils étoient obligés de
 s’arrêter longtems à la porte, à cause de leur
 grand nombre, il plaisantoit avec ceux qu’il
 connoissoit, & déprisoit ordinairement la condi-
 tion des laboureurs.

Il s’adressa aussi un jour à Guillaume, mais
 qui le reçut fort mal. Celui-ci lui demanda,
 ce qu’il entendoit proprement par un *payfan*?
 Le payfan, répondit le portier, est un homme
 grossier, stupide & paresseux, qui ne remueroit
 ni mains ni pieds, à moins d’y être forcé.

Vous vous trompez, mon ami, répliqua
 Guillaume. Un payfan est un homme, qui fait
 retirer les plus grands avantages de l’agricultu-
 re & de l’entretien des bestiaux; qui jouit de
 la préférence de conserver ses forces & sa san-
 té par son travail; à qui seul les enfans ne sont
 point à charge comme dans les autres condi-
 tions; qui par la pratique sensée de sa voca-
 tion fournit à l’état la plus grande partie des
 véritables richesses. — Voilà, mon ami, ce que
 le

le payfan doit ou peut être, pourvu qu'il l'ose, & qu'il y ait été préparé à l'école. Si donc à l'avenir vous voulez parler d'une chose, distinguez bien l'essentiel de l'accidentel.

Le portier le quitta tout honteux.

71. *Des avantages de la vie champêtre.*

Un jour de printems un bourgeois se promenoit à la campagne. Vers le soir il survint une forte pluie, & il ne risqua pas de s'en retourner en ville, mais il resta dans un village voisin. Peu de tems après un payfan & son fils entrèrent dans la maison où il s'étoit retiré; ils revenoient des champs. Après s'être salués comme à l'ordinaire, ils eurent ensemble la conversation suivante:

Le bourgeois. Non, je n'aimerois pas d'être laboureur. Ce n'est certainement pas un petit tourment, que de labourer ou de travailler en plain champ dans un temps pareil; & combien souvent ne fait il pas mauvais tems dans l'année?

Le laboureur. La peine n'est pas toujours un tourment, mon cher monsieur, & d'ailleurs le plus mauvais tems a son utilité, & vient de Dieu.

Le bourgeois. Vous avez bien raison; mais on se mouille & on risque de tomber malade.

Le laboureur. Il est vrai qu'on se mouille, mais à force de s'y accoutumer cela ne nous fait aucun mal.

Le bourgeois. En effet, vous n'avez point du tout l'air d'être malade, mon ami, mais avant que vous vous y foyez accoutumé . . .

Le laboureur. Nous endurcissions le corps dès notre enfance; aussi sommes nous plus forts que les gens de la ville. Nous jouons dans l'eau froide, nous courons par le village dans la plus rude saison, où vous ne permettriez pas même à vos enfans de sortir de la maison. D'ailleurs vous savez combien le travail fortifie le corps.

Le bourgeois. Mais nous autres nous travaillons aussi.

Le laboureur. Oui, mon cher monsieur, & vos travaux sont aussi fort utiles. Mais les nôtres nous procurent en même tems de plaisirs dont vous êtes obligé de vous passer. Par exemple, quand vous voulez entendre chanter une alouette, il faut que vous la nourrissiez dans une cage; mais nous, nous en entendons chanter par centaines, sans que cela nous coute la moindre chose. Vos professions sont pour la plupart sédentaires & désagréables; vos chambres ou vos ateliers ont souvent une mauvaise odeur; vous êtes obligés quelquefois d'employer des poisons dans vos ouvrages, ce qui vous ruine

ruine la santé. Pour nous, les plus belles fleurs nous réjouissent à la fois la vue & l'odorat. La vapeur qui monte de la terre nouvellement labourée fortifie extrêmement la santé. Une belle matinée de printems est quelque chose de délicieux, dont vous jouissez rarement en ville.

Le bourgeois. Mais à combien de dangers vous êtes exposés! Tout peut vous ruiner, la chaleur & l'humidité, la grêle & le vent, les insectes, la guerre & la mortalité des bestiaux. Quant à nous, rien ne nous trouble dans nos travaux, & plus les autres perdent, plus nous gagnons quelquefois.

Le laboureur. Mais nous n'avons pas non plus autant de besoins que vous; bien souvent Dieu nous donne plus qu'il ne nous faut. Si nous avons quelques bonnes années, nous en pouvons très bien supporter une mauvaise. Avec tout cela, nous trouvons dans tout ce qui nous arrive plus de sujets de penser à Dieu & de nous réjouir. Nous voyons tous les jours les oeuvres de Dieu; c'est lui qui nous envoie immédiatement ses bienfaits, qui nourrit toutes les créatures, qui ordonne à la pluie de féconder les montagnes même.

Le bourgeois. Vous avouerez aussi que nous jouissons de plusieurs avantages dont vous ne pouvez pas jouir à la campagne. Dans la ville notre vie & nos biens sont plus en sûreté, nous y trouvons des secours dans nos maladies, de
ben-

bonnes sociétés & des instituts pour y faire instruire nos enfans. Le culte public y est plus fréquent & plus brillant, nos maisons & nos jardins sont plus beaux, & nos habits plus commodes que les vôtres.

Le laboureur. Mon cher monsieur, notre pauvreté ne tente personne; & lorsqu'on veut nous faire tort, la justice prend notre défense. Nous sommes rarement malades, parceque nous avons peu de festins. L'éducation de nos enfans nous fait moins de peine & de dépenses que celle des vôtres; leur meilleur héritage, c'est l'amour du travail & des corps robustes. Quant à notre culte, nous savons que ce n'est pas le grand nombre des prières, mais un cœur droit & sincère qui plait à Dieu; & souvent nous chantons au milieu de nos champs avec plus de ferveur, qu'on ne le fait dans mainte église. Nos maisons nous mettent à couvert des rigueurs de la saison, nos jardins nous nourrissent suffisamment; & le luxe des habits & des meubles ne nous appauvrit pas.

Le bourgeois. Quoique vous disiez, je ne me ferois jamais payfan.

Le laboureur. Mon cher Monsieur, la ville a ses avantages, mais le village a aussi les siens. Il est bon que chacun aime sa condition. Mon dessein n'étoit pas de dépriser la ville, mais seulement de montrer que le laboureur, qui fait
met-

mettre à profit sa condition, peut vivre très heureux,

72. *Les étrangers.*

Un homme & sa femme ayant été chassés de leur pays par de méchantes gens, arrivèrent dans un hiver extrêmement rude dans un petit village. Ils représentèrent leur misère d'une manière sincère & touchante aux habitans de ce village, & leur demandèrent la permission de rester chez eux. Les habitans étoient de bonnes gens & hospitaliers; ils reçurent avec plaisir les deux étrangers. On leur assigna un logement, & on fournit à leurs besoins les plus pressans.

Dieu récompensa bien l'hospitalité de ces bonnes gens. Les étrangers leur apprirent mille choses utiles & nouvelles, leur enseignèrent les moyens de se faciliter les travaux de la campagne. Ils leur firent aussi connoître plusieurs herbes; dont ils pouvoient nourrir les bestiaux dans les étables; & par ce moyen ils contribuèrent à faire parvenir les bonnes gens à un état d'aisance.

73. *Précautions à prendre touchant le feu.*

Pour éviter les malheurs qui peuvent naître du feu, qui consomme souvent des villes &

des

des villages entiers, & qui fait périr quelquefois des hommes & des bestiaux, il faut qu'on balaye chaque jour le manteau de cheminée du côté contre lequel le feu de la cuisine ou du fourneau donne. Outre cela il faut que le ramoneur ramonne la cheminée entière tous les quarts d'an. Toutes les fois que quelqu'un a à faire le soir dans les étables, ou au grenier à foin, & qu'il ait besoin de lumière pour cet effet, il n'ose y aller à moins qu'il n'ait une lanterne qui ne soit point endommagée. Il ne faut jamais fumer du tabac dans les étables & dans les granges. Lorsque le lard prend feu dans poêle, il n'y faut point verser de l'eau pour l'éteindre; on n'a qu'à y mettre un couvercle, & le feu s'éteint de soi-même.

74. *Du danger de s'empoisonner par ignorance.*

Il y a certaines herbes & certaines baies, qui ressemblent à de petites cerises rouges ou noires, & qui causent la mort, ou qui sont du moins très nuisibles à la santé. Il faut tâcher de les connoître, afin de pouvoir s'en garantir. Parmi les herbes on distingue d'abord la ciguë. Elle ressemble extrêmement au persil ou au cerfeuil, surtout quand elle est encore jeune. Viennent ensuite la morelle, qui croît ordinairement autour des maisons & des murs, & qui porte des baies noires. Parmi les arbres il faut re-

mar-

marquer *l'if*, qu'on voit souvent dans les jardins & près des murs; cet arbre est verd dans toutes les saisons, il a des feuilles pointues, & porte des baies rouges, rondes & applaties par enhaut. Enfin le *laurier-cerise*; on le trouve rarement dans les jardins; il a de longues feuilles luisantes & lissés. On peut aussi faire bien du tort à sa santé, en se servant imprudemment de certains ustenciles de cuisine. Il ne faut jamais garder le sel longtems dans des salières d'étain, ni des mets aigres & gras dans des vaisseaux de laiton ou de cuivre, & les y laisser refroidir. Il faut les écurer avec le plus grand soin toutes les fois qu'on veut s'en servir; sans cela on court risque de s'empoisonner, ou de détruire sa santé.

75. *Le village comme il faut.*

Je vis un jour un village, dont la vue me causa bien du plaisir; plût à Dieu que tous les villages lui ressemblassent.

Toutes les cours & tous les jardins étoient entourés de murailles de cailloux & de terre grasse; leur hauteur étoit de sept pieds, leur épaisseur d'enhaut de deux, & celle d'enbas de trois pieds. Je demandai aux habitans du village, si ces murailles ne leur avoient pas donné bien de la peine à élever? Sans doute, me répondirent ils, mais nous en aurons moins de peine à l'avenir. De telles murailles ne peuvent

vent ni brûler, ni être volées. C'est un ouvrage durable, que nous avons fait peu à peu, & lorsque nous avions du loisir.

Toutes les fablières des bâtimens étoient à deux pieds de terre sur un fondement muré. On ne souffroit devant la maison ni bourbe, ni mare d'eau. Tous les dimanches le village s'assembloit pour régler, ce qu'il pourroit y avoir à faire la semaine prochaine pour le bien public. On ne souffroit ni voleur, ni ivrogne, ni jureur, ni débauché, ni mauvais économe; car, disoit on, de telles gens ne font que porter malheur & ignominie à un village. Mais on prenoit soin des malheureux & des malades, on travailloit pour eux, de peur qu'ils ne fussent réduits à l'indigence. Tous ces malheureux en étoient alors pénétrés de reconnoissance, & prioient Dieu de récompenser les braves gens comme ils le méritoient. L'envie, la rancune, les disputes, tout cela leur étoit absolument inconnu. Et comme leurs enfans ne voyoient jamais de mauvais exemples, ils se corrigeoient bien plus facilement à l'école que d'autres enfans, qui souvent ne voyent que des vices dans la maison paternelle. Ils ne regardoient le seigneur & le pasteur du village que comme des pères, & obéissoient toujours avec joie. Aussi n'y avoit il point de prison dans le village; l'ancienne étoit tombée en ruines, & le seigneur ne l'avoit pas fait relever. Car, disoit il, la pri^s

prison n'est que pour les méchantes gens, & je n'en ai pas dans le village.

76. *La ville.*

On appelle *ville*, une foule de maisons bâties des deux côtés des rues, qui se traversent ou se croisent en plusieurs endroits, qui sont entourées de murailles & pourvues de portes qu'on peut fermer à clef & au verrouil.

Dans la ville il y a des *bourgeois*; un certain nombre de personnes intelligentes, qu'on appelle le *Magistrat*, les gouverne, ou prend soin de tout ce qui peut leur être utile, en tâchant de maintenir l'ordre & la paix parmi eux. C'est dans la ville que se trouve le plus grand nombre d'*artisans*; on y va les jours de foire & de marché pour y acheter des bestiaux & des marchandises de tous genres. Les gens de la campagne y vendent tout ce dont ils peuvent se passer, en retirent de l'argent, qu'ils employent à acheter des gens de la ville les marchandises dont ils ont besoin. C'est ainsi que les villages sont utiles aux villes, & celles-ci aux villages.

77. *Les artisans.*

Quiconque a des mains, ne les a pas reçues uniquement pour porter les alimens à la bouche, mais pour les employer à un travail utile. Le laboureur se sert des mains pour tous les

les travaux de la campagne; cependant il lui faut aussi des outils pour cela. Si ceux qui cultivent la terre étoient obligés de se faire eux mêmes tous les outils dont ils ont besoin, en s'occupant à l'un, ils négligeroient l'autre. Voilà pourquoi les hommes se sont distribué les travaux. Les gens qui demeurent en ville, où l'on trouve toutes les occasions & tous les moyens de se faciliter ces sortes de travaux, font toutes les marchandises dont les gens de la campagne & en général tout le monde ont besoin; ces gens s'appellent artisans, tels que les cordonniers, les corroyeurs, les cordiers &c. Ceux qui apprennent un tel métier s'appellent apprentifs, ceux qui le savent déjà se nomment compagnons. ceux enfin qui entretiennent ou qui payent les apprentifs & les compagnons sont appelés maîtres.

78. *Les fabriques.*

On appelle *fabrique* toute maison où un homme en fait travailler beaucoup d'autres, pour retirer de leur travail une grande quantité de marchandises, qu'il débite ou qu'il vend ensuite. Celui qui la dirige, s'appelle le maître de la fabrique, les ouvriers se nomment fabricants. Une telle fabrique nourrit souvent bien des familles par les gages qu'elle leur paye.

79. *L'achat & la vent.*

Le vendeur vend, & l'acheteur achète. Il faut que le vendeur soit honnête homme, qu'il ne donne pas de mauvaises marchandises, après en avoir promis de bonnes, qu'il fasse toujours bon poids & bonne mesure. L'acheteur doit payer sur le champ & en argent qui a cours, ou bien donner une assurance valide par écrit. On appelle marchand celui, chez lequel on trouve des marchandises pour de l'argent, ou pour ce qui vaut de l'argent.

80. *La monnoie.*

Autre fois on échangeoit des marchandises ou des vivres contre d'autres. Cela arrive plus rarement aujourd'hui, & on paye ordinairement en argent ou en métaux. Quand des pièces de differens métaux sont marquées de l'image du prince ou du chef de la nation, & qu'elles indiquent la valeur de la pièce, on appelle cela de la monnoie. Il y en a de cuivre, d'argent, d'or &c.; c'est ce qui marque la difference de leur valeur.

81. *Les mesures & les poids.*

Le pouce est aussi long que le pouce de la main d'un homme fait est large. Dix grands ou douze petits pouces font un pied, & dix grands ou douze petits pieds font une verge.

Un *pas* ordinaire fait deux pieds; on peut faire douze mille pas en deux heures; c'est ce qu'on appelle une mille d'Allemagne. Plusieurs marchandises se mesurent à l'aune, dont la longueur diffère selon les païs. Ce qui est fluide, comme l'eau, le vin, la bière, l'eau de vie, le vinaigre, l'huile, le miel liquéfié, se mesure dans des vaisseaux, dont la hauteur & l'amplitude est déterminée. D'autres marchandises sont pesées d'après des drachmes, des demionces, des onces entières, des livres, d'après des poids de onze & de vingt-deux livres, enfin d'après des quintaux. La demi-once est composée de quatre drachmes, la livre de trente deux demi-onces, le quintal de cent & dix livres.

82. *Du droit & du devoir.*

J'ai *droit* à une chose que les lois & des conventions mutuelles me permettent d'exiger des autres. Tout ce que les lois & des conventions mutuelles permettent à d'autres d'exiger de moi, mon *devoir* veut que je le leur donne, ou que je le fasse. Quiconque a des droits, a aussi des devoirs à observer; & quiconque a des devoirs à observer, a aussi des droits. C'est là le lien qui unit la grande société du genre humain. L'un a besoin de l'autre. Heureux celui, qui ne prétend pas au delà de ses droits, & qui ne néglige point ses devoirs.

83. *Les*

83. *Les lois.*

Les supérieurs ordonnent & décident, ce qui doit se faire ou ce qu'il ne faut pas faire, c'est à dire: ils donnent des lois. S'il n'y avoit point de lois, chacun agiroit à sa fantaisie. Dans ce cas le prince ou le magistrat ne pourroit pas gouverner, c'est à dire, ne pourroit pas veiller au bien-être d'un pays ou d'une ville. Il faut donc nécessairement que chacun tâche de s'instruire des lois, d'après lesquelles il doit agir. Celui qui aimeroit quelquefois, qu'il n'y eût point de lois, qu'il y pense bien auparavant; & après cela il aimera cent fois mieux, qu'il y ait des lois & des réglemens, qui prescrivent à chacun sa conduite, & il les suivra de bon coeur. Car à combien de dangers ne seroit-il pas exposé à tout moment, si les lois ne l'en garantissoient pas?

84. *La justice.*

Quand il s'élève des débats dans une communauté, il est bon, que des gens âgés ou intelligens cherchent à les appaiser, ou à réconcilier les parties. C'est ce qui peut très bien se faire, en leur représentant les pertes & les frais aussi bien que les troubles qui accompagnent toujours les procès. Cela peut aussi se faire, en leur exposant bien clairement la chose pour la quelle on se dispute, en leur montrant que leurs prétentions ou leurs refus sont injus-

tes, qu'il vaut mieux se raccommo-
der en cé-
dant quelque chose de ses prétentions mutuelles.

Quand après cela les parties ne sont point d'accord, il faut qu'elles aient recours à la justice établie pour cela. Chacun y expose son fait de vive voix ou par écrit. Le juge met leurs dépositions par écrit, & exige des preuves & des témoins pour confirmer ce qu'ils viennent de déposer. Vient après cela la sentence; c'est là où il en faut rester. L'une ou les deux parties payent les frais de justice.

85. *La défense.*

Quand une société d'hommes est fort nombreuse, & qu'elle est dispersée dans un grand nombre de villes & de villages, on l'appelle un Etat. Il s'élève quelquefois des débats entre ces états, où le plus fort décide qui a raison ou non; c'est ce qu'on appelle la guerre. Les dévastations, la famine, les maladies, les fléaux de tout genre en sont les suites ordinaires. L'état attaqué se défend, aussi bien que tout ce qui lui appartient, comme il peut. Les habitans les plus robustes & les plus actifs sont obligés de défendre les vieux & les plus foibles, en s'opposant à l'ennemi, & en empêchant de faire de plus grands ravages.

86. *Les*

86. *Les soldats.*

Si chacun est obligé par devoir à contribuer au bien de l'état, dont il est membre, & à empêcher le mal qu'on peut lui faire, il faudroit aussi que chacun allât à la guerre, dès que l'état est attaqué. Mais si tout le monde y alloit, l'agriculture & tous les métiers cesseroient tout d'un coup, la famine & la misère en seroient nécessairement la suite. On a trouvé, qu'il valoit mieux, parmi le grand nombre qui seroit propre à la guerre, en choisir quelques uns, pour défendre l'état en cas de besoin. Ils s'appellent soldats. On les exerce en tems de paix & seulement tous les ans pendant quelques semaines, dans tout ce qu'un bon soldat est obligé de savoir. Ceux qui commencent à apprendre les exercices sont appelés les recrues. Ceux qui les savent déjà obtiennent la permission de retourner dans leur patrie pour le reste de l'année. On donne à ceux qui ont servi assez long tems leur congé, quelque poste ou une pension de grâce, lorsque le tour est à eux. Les premiers commandans des troupes se nomment officiers de l'état-major. Sous leurs ordres sont les capitaines, les haut-officiers, les sergents, les bas-officiers & les soldats.

87. *Les rapports.*

Quand plusieurs parties réunies doivent agir

ensemble vers un même but, il faut que ces parties s'accordent entre elles ou conviennent l'une à l'autre. Si les parties qui composent une charrue ne s'accordoient pas entre elles, on n'atteindroit pas le but pour le quel on se sert de cette charrue, c'est à dire on ne parviendroit jamais à labourer la terre ou à la rendre plus molle. Il en est tout de même du rouet, du dévidoir, des moulins à vent & à eau, & de toutes les choses composées de différentes parties. La manière dont ces choses sont composées & jointes ensemble s'appelle la proportion, ou le rapport de leurs parties.

88. *Le charroi.*

Quiconque veut transporter par terre un fardeau, trop pesant pour être porté par un homme seul, le charge sur une brouette, & la fait avancer avec les bras. On attache aussi quelque fois devant la brouette un grand chien dressé pour cet usage. Mais le fardeau est il encore trop pesant, on le charge sur des charriots à deux ou quatre roues, tirés par des boeufs ou des chevaux. Rien de plus important, que de pouvoir charger un chariot autant que possible, sans cependant épuiser & ruiner les bêtes de trait. On peut facilement obtenir ce but: lorsque le chariot est large, on peut y faire entrer bien des choses, & on ne risque pas de verser si aisément, ce qui arrive fréquemment

ment quand il est chargé trop haut; quand les aiffieux entrent comme il faut dans les moyeux des roues; quand les roues sont parfaitement rondes & égales, & que l'ornière du chariot est assez large, pour que deux chevaux puissent marcher à côté du timon, sans être obligés d'effacer l'ornière, en allant tantôt à droite & tantôt à gauche.

89. *La navigation.*

De longues & grosses poutres revêtues de planches, jointes ensemble avec du fer, creuses au dedans, flottent sur l'eau, & se nomment, quand elles sont petites, des bateaux ou des nacelles, ou lorsqu'elles sont grandes, des vaisseaux. On les fait avancer à force de rames, ou l'on étend un ou plusieurs grands morceaux de toile, qu'on appelle des voiles, dans lesquelles le vent se met, & fait aller le vaisseau de cette manière. Pour l'empêcher d'aller tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, on a attaché à la poupe du vaisseau le gouvernail, que le pilote conduit ou gouverne des mains. Ces vaisseaux peuvent porter beaucoup plus de fardeaux, que ne le pourroient faire beaucoup de chariots à la fois, & doivent être par conséquent d'une grande utilité à l'homme.

90. *Les mines.*

On trouve dans la terre des pierres, dans les
E 5
quel-

quelles il y a plus ou moins de métaux, tels que le fer, le cuivre, l'or, l'argent, le plomb & l'étain, qu'on parvient à en tirer après les avoir fait fondre au feu. Lorsqu'il n'y a plus de métal dans ces pierres, on les appelle des scories. Le fer est de tous les métaux celui qui est le plus commun & le plus utile. On le forge, & on en fait des outils & des instrumens de tout genre. Les pierres renferment aussi des demi-métaux, comme le soufre, le vis-argent, la calamine. On trouve enfin dans les montagnes des pierres à chaux, des pierres de taille, du plâtre, du marbre, des pierres précieuses des plus belles couleurs, dont la plus petite coute souvent de grandes sommes d'argent.

91. *Le calendrier.*

On inventa le calendrier pour diviser le tems en jours, en mois & en années, tout comme on inventa les horloges, pour savoir les heures. On appelle date, le quantième jour que l'on veut savoir des douze mois de l'année. Il ne faut jamais oublier de marquer la date, l'endroit, l'année, le nom, dans les lettres, les obligations, les certificats ou les pactes, si l'on veut que toutes ces choses ayent de la validité en justice. Le calendrier indique aussi les jours de foire, les fêtes & mille autres choses utiles. Il s'y trouve cependant aussi bien des choses inutiles, comme la prédiction, quand il
fait

fait bon de se couper les cheveux, ou de prendre des remèdes. Car celui qui a les cheveux pendus au visage n'a guère besoin d'attendre; & quiconque est malade doit prendre de la médecine, que le calendrier dise ce qu'il voudra.

92. *Le globe.*

Est ce que le ciel environne donc du tous côtés la terre? demandoit un jour un écolier à son maître. — Il ne faut pas croire, que le ciel enveloppe la terre tout comme la coquille enveloppe la noix. Car le ciel n'est pas un corps solide ou crySTALLIN; ce n'est autre chose que l'air qui environne & soutient tout.

L'écolier. Mais comment est il possible, que la terre, qui paroît si grande & si pesante, soit soutenue par l'air, tandis que la plume la plus légère ne reste pas longtems en l'air sans retomber?

Le maître. Vous avez raison, mon enfant, de me faire cette question. Car vous ne saviez pas jusqu'ici ce que je vais vous apprendre.

Dieu a donné à toutes les parties qui composent un tout, comme la terre que nous habitons & comme d'autres astres, la propriété d'après laquelle elles tendent vers le centre du tout auquel elles appartiennent. Cette propriété s'appelle la gravité. Vous savez mon enfant, qu'une pierre, avec quelques efforts que vous
la

la lanciez en l'air, cesse bientôt de monter & retombe toujours sur terre, non loin de l'endroit d'où elle a été prise. Ce seul exemple doit vous suffire, je pense.

L'écolier. Ah! je vois parfaitement bien, combien les instructions qu'on reçoit à l'école ouvrent l'esprit; combien de causes & d'effets qui m'étoient inconnus autrefois, me paroissent expliqués par ce que vous venez de me dire. Mais, mon cher maître, la terre est elle donc ronde ou angulaire?

Le maître. Voici un globe artificiel qui représente la terre. Il ne faut pas croire que la surface de la terre soit aussi égale que la surface de ce globe. Vous savez qu'il y a des montagnes & des vallées; mais quand on songe à la grandeur du tout, ces inégalités disparaissent. Car si nous pouvions nous placer à une distance suffisante pour voir la terre entière comme nous voyons ce globe, la différence entre elle & celui-ci seroit peu considérable. Tout comme vous appelez rondes, malgré toutes leurs inégalités, ces petites boules d'argile avec lesquelles les enfans jouent, tout de même on dit de la terre qu'elle est ronde, malgré les inégalités que les montagnes y causent.

L'écolier. D'où vient donc le jour & la nuit?

Le maître. Il fait jour chez nous, quand
le

le côté que nous habitons est tourné vers le soleil; il fait nuit quand le soleil éclaire le côté opposé.

Je vais placer ce globe ici au soleil; je le fais tourner lentement, & vous voyez, que les pays éclairés à présent du soleil ont le jour; ceux qui sont dans l'ombre, ont la nuit.

L'écuyer. O mon cher maître! quelle sagesse Dieu n'a-t-il pas montrée dans l'arrangement de la terre!

93. De la terre & de ses habitans.

Guillaume. Je n'aurois jamais cru que le cadran de notre tour fût si grand! Je crois bien à présent ce que vous me dites dernièrement du soleil, de la lune & des étoiles. Mais, mon cher père, vous vouliez me répondre à la question: si tous les hommes de la terre nous ressemblerent?

Le père. Tout comme il y a dans notre jardin plusieurs sortes de pommes & de poires, de même il y a des hommes qui diffèrent les uns des autres. On les distingue par la couleur de leur peau, & on les partage en blancs, en noirs & en basanés ou couleur de cuivre. On trouve encore d'autres différences parmi les hommes, mais on soupçonne que ces différences naissent de maladies, & comme on les remarque rarement, on n'a pas jugé à propos d'en fai-

re de nouvelles classes d'hommes. Il y a des hommes, surtout les nègres, qui ont les cheveux courts & crépus, comme la laine des brebis, & généralement noirs.

Guillaume. Je prendrois la fuite à la vue de ces gens, & je me cacherois devant eux.

Le père. Et pourquoi cela? L'écriture nous apprend qu'il y a parmi eux tout autant d'honnêtes gens & d'amis de Dieu que parmi nous.

Guillaume. Oui, mon cher père, je me rappelle le passage: Dieu n'a point égard à l'apparence des personnes, mais en toute nation celui qui le craint, & qui pratique la vertu, lui est agréable. — Mais ces gens ne demeureroient ils pas fort loin de nous? Nommez moi donc le pays qu'ils habitent.

Le père. Je veux bien te le dire, mais ne l'oublie pas. — Cette portion de la création, ou cette planète que nous habitons, s'appelle la terre. On la partage en continent & en mers; le continent n'en fait que la moindre partie. Il se partage en cinq parties principales, auxquelles on a donné des noms, pour pouvoir mieux les retenir: on les nomme l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique & les *Terres australes*; ces dernières nous sont encore inconnues en grande partie, mais on peut les découvrir encore avec le temps.

Guillaume. Quelle partie de la terre habitons nous donc, & quelle est la patrie des Nègres & des hommes basanés?

Le père. Nous demeurons en Europe. En Europe & en Asie sont les blancs; en Afrique les noirs ou les Nègres, & en Amérique ceux qui sont basanés. Quoique ces cinq parties principales de la terre soient de grandes îles, ou des pays environnés d'eau de tous côtés, il y a encore outre cela de plus petites îles, qu'on regarde comme appartenantes aux parties du globe dont elles sont le plus proches.

Guillaume. On dit aussi, mon cher père, que dans la mer il y a de si gros poissons?

Le père. On trouve dans l'eau & sur la terre des animaux d'une grandeur & d'une petitesse extrêmes. Pourrois tu bien croire qu'il y a dans la mer des animaux plus longs & plus gros que le plus grand tronc de chêne? L'éléphant est l'animal le plus grand du continent; il porte sur son dos une tour avec une trentaine d'hommes. Parmi les oiseaux c'est l'autruche, qui est plus grande qu'un homme à cheval.

Guillaume. Je vous crois, mon cher père, parceque vous ne voudrez pas m'en donner à garder.

Le père. Mais il y a aussi des animaux mille fois plus petits qu'une mite de fromage, & qui par conséquent ont des membres bien plus

plus petits encore; ces membres sont composés avec le plus grand art & la plus grande délicatesse.

Guillaume. Pour le coup, mon cher père, vous avez envie de me mettre à l'épreuve. Car comment est-il possible qu'un homme ait pu voir ces animaux, qu'il ait pu remarquer surtout, que leurs membres sont proportionnés avec tant d'art, si ces animaux sont mille fois plus petits que des mites de fromage. Il faut déjà de bons yeux pour distinguer une mite.

Le père. Rappelle toi donc, mon enfant, ce que je t'ai dit du soleil & des étoiles que tu croyois si petites, & tu seras un peu plus retenu dans tes jugemens. Tout ce que je te dis, est sûr. Car je te nuirois, si je voulois badiner au lieu de t'instruire. Sans doute avec le secours des yeux seuls on n'auroit jamais vu ni ces animaux, ni leurs membres; mais on a inventé l'art de polir des verres biens transparents, de manière qu'un très petit objet vu au travers paroît mille fois plus grand qu'il n'est en effet.

Guillaume. C'est une bien belle invention! Et que Dieu est grand d'avoir créé toutes ces choses! Que ses oeuvres sont en grand nombre! Peut-être n'en connoissons nous pas encore même la moitié. Je suis actuellement tout à fait persuadé que toutes les étoiles sont habitées.

Le père. Peut-être, mon cher enfant, fera ce après la mort de l'homme vertueux une de ses plus douces occupations, d'apprendre à connoître plus parfaitement qu'ici bas les oeuvres innombrables du créateur.

Guillaume. Ah! mon père, je tâcherai aussi d'être un homme vertueux. Si j'étois donc déjà mort pour voir tout cela!

Le père. Non, mon fils, tu dois désirer de vivre, aussi longtems qu'il plaira à Dieu, & tâcher d'être fidèle, zélé & honnête dans ta vocation. C'est alors que Dieu te dira un jour: bon & fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de choses, viens participer aux félicités que je t'ai réservées.

94. *Du monde.*

Au commencement d'une belle nuit d'été, un père étoit assis avec son fils devant la porte de sa maison. La vue de tant d'étoiles brillantes toucha le coeur de l'enfant. Ah! s'écria-t-il, jamais je ne vis le ciel si beau!

Le père. Tu as cependant déjà douze ans, par conséquent tu dois avoir vu bien des nuits pareilles!

Guillaume. Ah beaucoup, mais je n'y fis jamais attention.

Le père. C'est là la raison; le Psalmiste dit fort bien: les oeuvres de Dieu sont magnifiques,

fiques, mais il n'y a que ceux qui les recherchent, qui y prennent plaisir.

Guillaume. Je veux aussi à l'avenir être bien attentif à tout ce que Dieu a fait, afin que j'apprenne à le connoître & l'aime. Mais, mon cher père, vous savez tant de choses utiles, apprenez moi donc quelque chose du ciel, de la terre, des étoiles.

Le père. Tout cela ensemble s'appelle le monde. Et quiconque se sert de ce mot de monde, doit entendre par là toutes les choses visibles que Dieu a faites.

Guillaume. Connoissons nous donc tout ce que Dieu a fait?

Le père. Pas tout. Il y a des choses visibles & des choses invisibles. Les choses visibles sont celles qui tombent sous nos sens, toutes les choses par exemple que nous pouvons voir des yeux & toucher de nos mains. Mais nous parlerons de cela une autre fois. Nous prendrons aujourd'hui les étoiles, que tu vois briller là haut avec tant d'éclat. Les unes ont leur propre lumière, comme notre soleil, & on les appelle étoiles fixes; les autres n'en ont point de propre, mais elles sont éclairées par leurs soleils, & s'appellent planètes. Les planètes qu'un seul soleil éclaire, font avec lui un seul tout, comme les membres de ton corps font un tout. Notre soleil est aussi environné de planètes, parmi lesquelles la lune nous est

la plus connue, parcequ'elle est la plus proche, & qu'elle éclaire nos nuits en certains tems.

Guillaume. De quelle grandeur sont bien ces étoiles ?

Le père. Elles sont très grandes, à ce que disent ceux qui s'y entendent, beaucoup plus grandes que notre terre. Car notre terre est une planète comme les autres, & les habitans de la lune la voient comme nous voyons la lune.

Guillaume. Que dites vous là, mon cher père ? des habitans dans la lune ?

Le père. Les gens instruits le soupçonnent avec beaucoup de vraisemblance, parceque la lune a beaucoup de ressemblance avec la terre ; mais je ne saurois te décrire ces habitans.

Guillaume. De quelle grandeur est donc la terre ?

Le père. Sais tu combien il faut de tems pour faire à pied, & en marchant d'un pas ordinaire, un mille d'Allemagne ?

Guillaume. Oui, mon cher père ; il faut ordinairement deux heures pour cela.

Le père. Eh bien ! tu me comprendras donc, si je te dis que notre terre a cinq mille quatre cents milles d'Allemagne de tour.

Guillaume. Cela est bien grand. Mais aussi les étoiles sont fort petites, & le soleil n'est pas plus grand que le cadran attaché au haut de notre église

Le père. Tu te trompes bien, mon enfant; il y a peu d'étoiles parmi celles que tu vois là, qui ne soient infiniment plus grandes que notre terre. C'est leur éloignement qui nous les fait paroître plus petites qu'elles ne sont. Tu parlois du cadran de notre tour. Je veux te prouver demain par ce même exemple, qu'une chose qui nous paroît petite dans l'éloignement, ne l'est pas toujours pour cela.

Guillaume. Permettez moi seulement encore une question, mon cher père! Est ce que tous les hommes de la terre nous ressemblent?

Le père. Nous en parlerons à la première occasion. Il est tems de nous coucher; mais auparavant nous louerons Dieu, qui nous fait connoître sa grandeur & sa bonté dans tout ce qu'il a créé. Ne saurois tu pas quelque bon cantique qui se rapporte à cela?

Guillaume. Oui, mon père: *Quand je contemple, ô createur, ta puissance &c.* Que je vous suis obligé, mon cher père, de m'avoir appris toutes ces choses! Que Dieu vous donne une bien douce nuit!

Le père. Et à toi aussi, mon fils,

95. L'instruction.

Ce ne sont pas les enfans seuls qui ont besoin d'instruction & de maîtres; il est aussi très nécessaire & très utile de rappeler souvent à ceux qui sont en âge mûr l'idée de Dieu & de leurs

leurs devoirs, de les exhorter à être fidèles & zélés dans leur vocation, de les rendre attentifs à leur fin, & aux suites de leurs actions après la mort. On a choisi certains jours pour ces sortes d'instructions. Tous ceux qui sont en état de les comprendre s'assemblent dans des bâtimens spacieux; quelqu'un établi pour cela, leur parle à haute voix, pour leur inspirer de bons sentimens, ou pour les confirmer dans l'idée, que la vertu seule est le chemin qui conduit à la félicité. Heureux celui, qui aime à écouter & à apprendre!

*96. Etablissemens en faveur des
pauvres.*

Il seroit fort bon, que chacun pût nourrir sa famille par un travail honnête. Mais comme bien des gens s'appauvrissent & ne sont plus en état de se nourrir eux-mêmes, ils seroient obligés de mendier, ou de demander continuellement des secours à ceux qui sont plus riches qu'eux. Mais c'est un grand fléau, qui cause bien des désordres. Car il arrive souvent que des voleurs, sous prétexte de demander l'aumône, se glissent dans les maisons pour y voler. Pour empêcher cela, on a établi des maisons, où l'on envoie tous les mendiens & les gens suspects, & où on les pourvoit du nécessaire, en les occupant à des travaux qui leur conviennent. Il est donc très juste, que chacun, pour être sur

de sa vie & de ses biens, contribue quelque peu d'argent à l'entretien d'établifsemens si utiles,

97. *Hôpitaux.*

Les vieilles gens, ou qui sont infirmes, les malades, étant hors d'état de travailler, ou n'ayant personne qui pût prendre soin d'eux, sont placés dans des hôpitaux, où on leur fournit les remèdes dont ils ont besoin, où on les guérit, si l'on peut, & où ils trouvent un asile dans la vieillesse. Les soldats blessés ou malades sont reçus dans les lafarets, où on les guérit de leurs blessures & de leurs maladies, sans qu'ils ayent besoin d'en payer quelque chose.

98. *La police.*

On appelle du seul mot *Police*, tous les arrangemens faits pour le bien général d'un tout qu'on nomme *l'Etat*; tous les arrangemens qui regardent la sûreté des rues & des grands chemins, le transport des voyageurs, des effets & des lettres, la santé des citoyens, les dangers que peuvent occasionner le feu & l'eau &c. Partout où règne la police, règne aussi l'ordre & le bien-être. Voilà pourquoi tout le monde doit se soumettre avec plaisir à ses ordonnances,

99. *L'amour de la patrie.*

La patrie du tout homme est là, où il est né & où il a été élevé. Il lui a de grandes obli-

obligations, Tout attache l'homme à sa patrie & doit la lui rendre chère, les plaisirs de son enfance, son séjour tranquille au milieu de ses parens, de ses amis & de ses compatriotes, la sûreté avec laquelle il peut exercer sa profession, la protection qui le fait jouir des fruits de ses travaux, les liaisons avec d'autres, le genre de vie auquel il s'est accoutumé dès son enfance &c. Mais si elle lui procure des plaisirs, il faut aussi qu'il aime à se charger des peines & des dangers que le bien de la patrie peut exiger de lui. Quand il étoit jeune, d'autres s'en chargèrent pour lui; n'est il pas juste, qu'après avoir atteint l'âge mûr, il s'en charge pour les autres?

100. Prière du matin.

Source de lumière & de vie,
mon Dieu, mon seigneur & mon roi,
j'implore ta grâce infinie;
dès le matin exauce moi.

Enseigne moi ce qu'il faut faire
pour plaire à tes yeux en ce jour;
que ton divin esprit m'éclaire,
& m'enflamme de ton amour!

Je vais maintenant entreprendre
l'oeuvre de ma vocation;
père éternel, daigne répandre
sur moi ta bénédiction.

Ne permets pas que l'indigence
me jette dans le désespoir;
ne permets pas que l'abondance
me fasse oublier mon devoir.

Que je t'aime comme mon père,
& que jamais l'amour du gain

ne me porte à tromper mon frère,
à faire tort à mon prochain!

Garantis mon coeur de l'envie,
& fais que, content de mon sort,
sur ta loi je règle ma vie,
en me préparant à la mort.

101. Prière du soir.

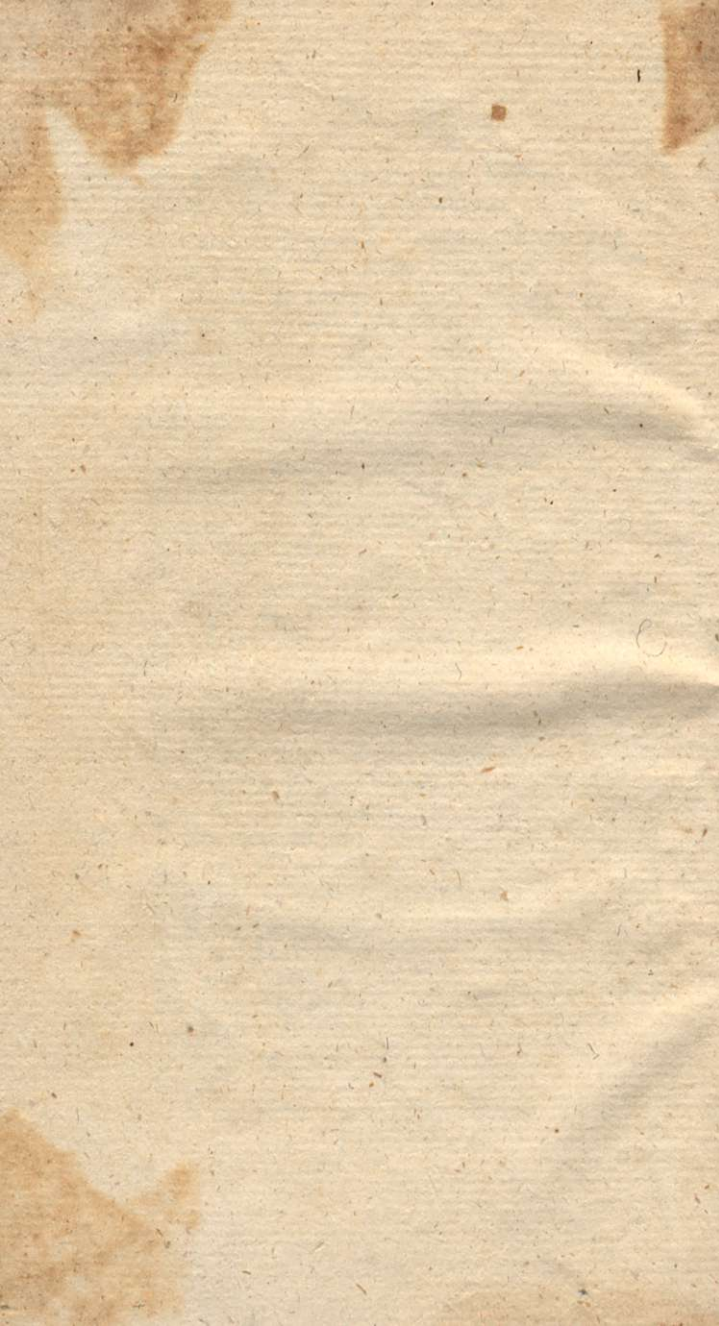
Tout dort dans la nature,
& chaque créature
a fini ses travaux,
Toi seul, ô Dieu! tu veilles;
jamais tu ne sommeilles,
mais tu dispenses le repos,

L'astre de la lumière
à fourni sa carrière
en versant des bienfaits:
ah! que toujours la mienne
soit semblable à la sienne,
& je m'éteindrai sans regrets!

La nuit lugubre & sombre
va couvrir de son ombre
tant d'êtres malheureux;
si leur ame affligée
par moi fut attristée,
ô sommeil! évite mes yeux.

Pardonne, ô Dieu de grâce!
que ma douleur efface
les erreurs de ce jour!
Si mon ame égarée
au vice s'est livrée,
vers le bien hâte mon retour.

h, 2-



36

~~309. VI. 70.~~

~~Vierask. kausak~~

Rv. Kaunokij ja

taide 2.

Rocho

44

